



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

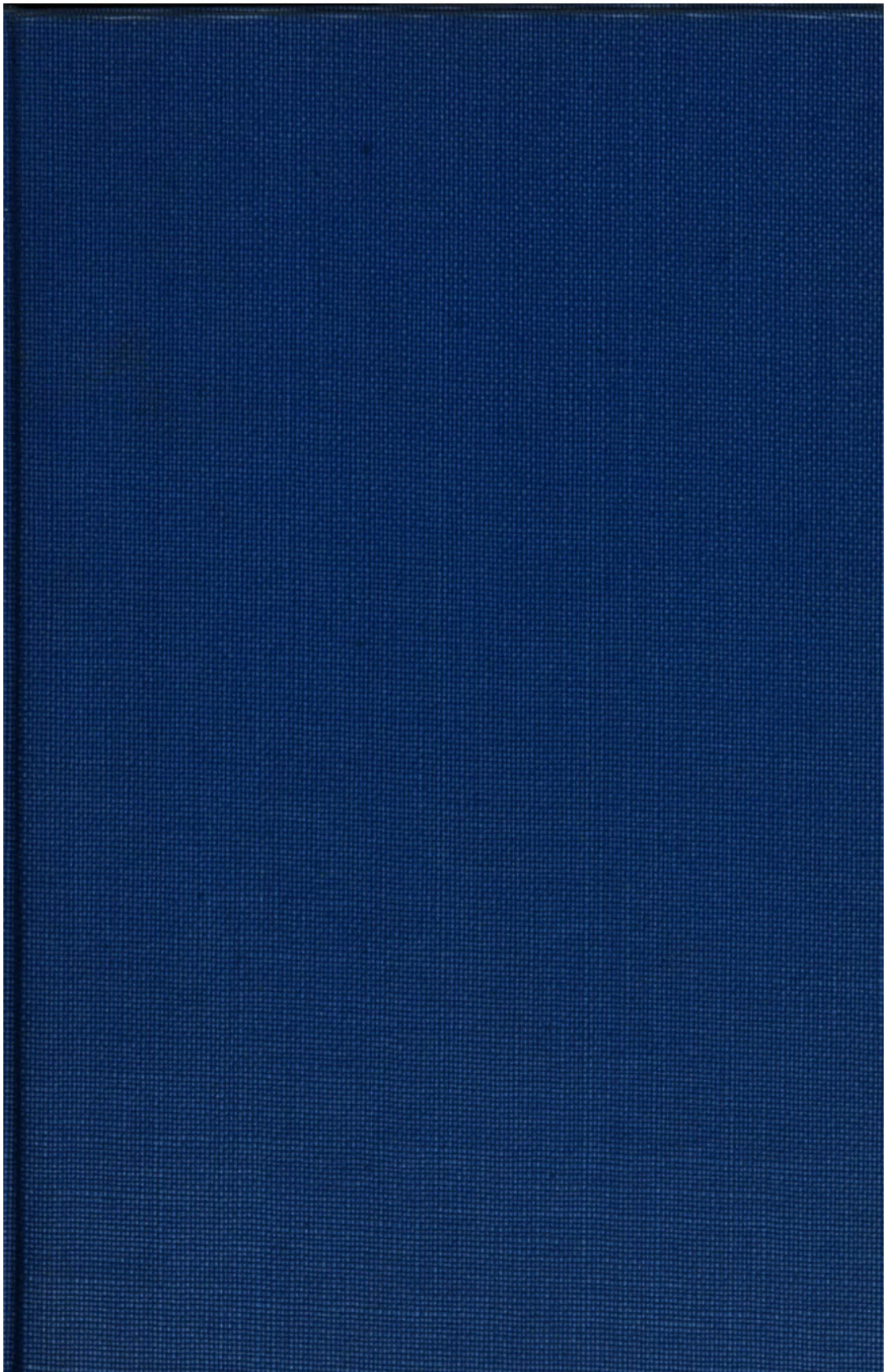
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

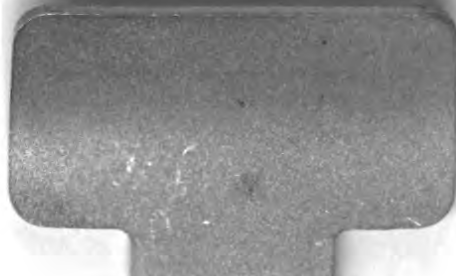


~~148595 A.1~~



TNR. 47312

~~126 a 21~~ →



Premier Voyage

Premier Mensonge

EN VENTE CHEZ LE MÊME EDITEUR
Collection in-18 illustrée à 3 fr. 50 le volume

ALPHONSE DAUDET

LA FÉDOR

Pages de la vie. Illustrations de Fabrès (22^e mille). 1 volume.

TARTARIN DE TARASCON

Illustré par J. Girardet, Montégut, de Myrbach, Picard, Rossi (155^e mille).
1 volume.

TARTARIN SUR LES ALPES

Illustrations de Aranda, de Beaumont, Montenard, Myrbach, Rossi
(193^e mille). 1 volume.

PORT-TARASCON

Dernières aventures de l'illustre Tartarin. Illustrations de Bieler, Montégut,
Montenard, Myrbach et Rossi (81^e mille). 1 volume.

JACK

Édition complète, en un volume in-18 de 700 pages, avec 100 dessins de
Myrbach (104^e mille). 1 volume.

SAPHO

Illustrations de Rossi, Myrbach, etc. (187^e mille) 1 volume.

TRENTE ANS DE PARIS

Illustrations de Bieler, Montégut, Rossi, etc. (44^e mille). 1 volume.

SOUVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES

Illustrations de Bieler, Rossi, etc. (28^e mille). 1 volume.

ROSE ET NINETTE

Mœurs du jour, avec un frontispice de Marold, in-16, (57^e mille). 1 volume.

L'OBSTACLE

Illustrations de Bieler, Gambard, Marold et Montégut (22^e mille). 1 vol.

L'ÉVANGÉLISTE

Illustrations de Marold et Montégut (50^e mille). 1 volume.

LES ROIS EN EXIL

Illustrations de Bieler, Conconi et Myrbach (75^e mille). 1 volume.

ROBERT HELMONT

Illustrations de Picard et Montégut (22^e mille). 1 volume.

45690. — Paris. Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus,





ALPHONSE DAUDET

Premier Voyage

Premier Mensonge

SOUVENIRS DE MON ENFANCE

ILLUSTRATIONS DE BIGOT-VALENTIN

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

100-111111
100-111111
100-111111

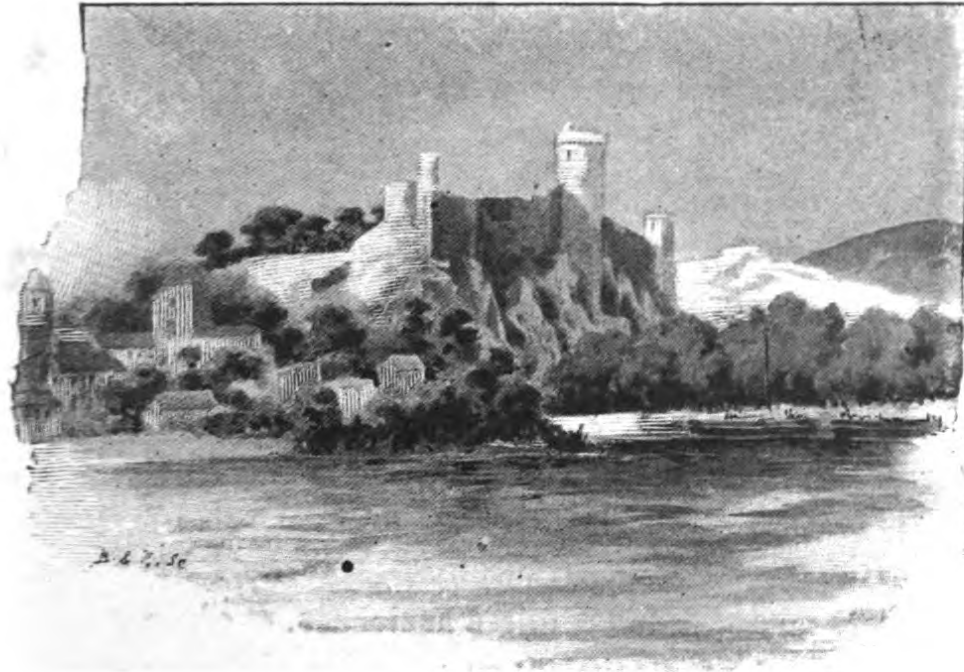
OUVRAGE INÉDIT

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

20 exemplaires sur papier de Chine (n^{os} 1 à 20)
et 20 exemplaires sur papier du Japon (n^{os} 21 à 40)
tous numérotés et parafes par l'éditeur

Premier voyage

Premier mensonge



Premier voyage

Premier mensonge

I

INTRODUCTION

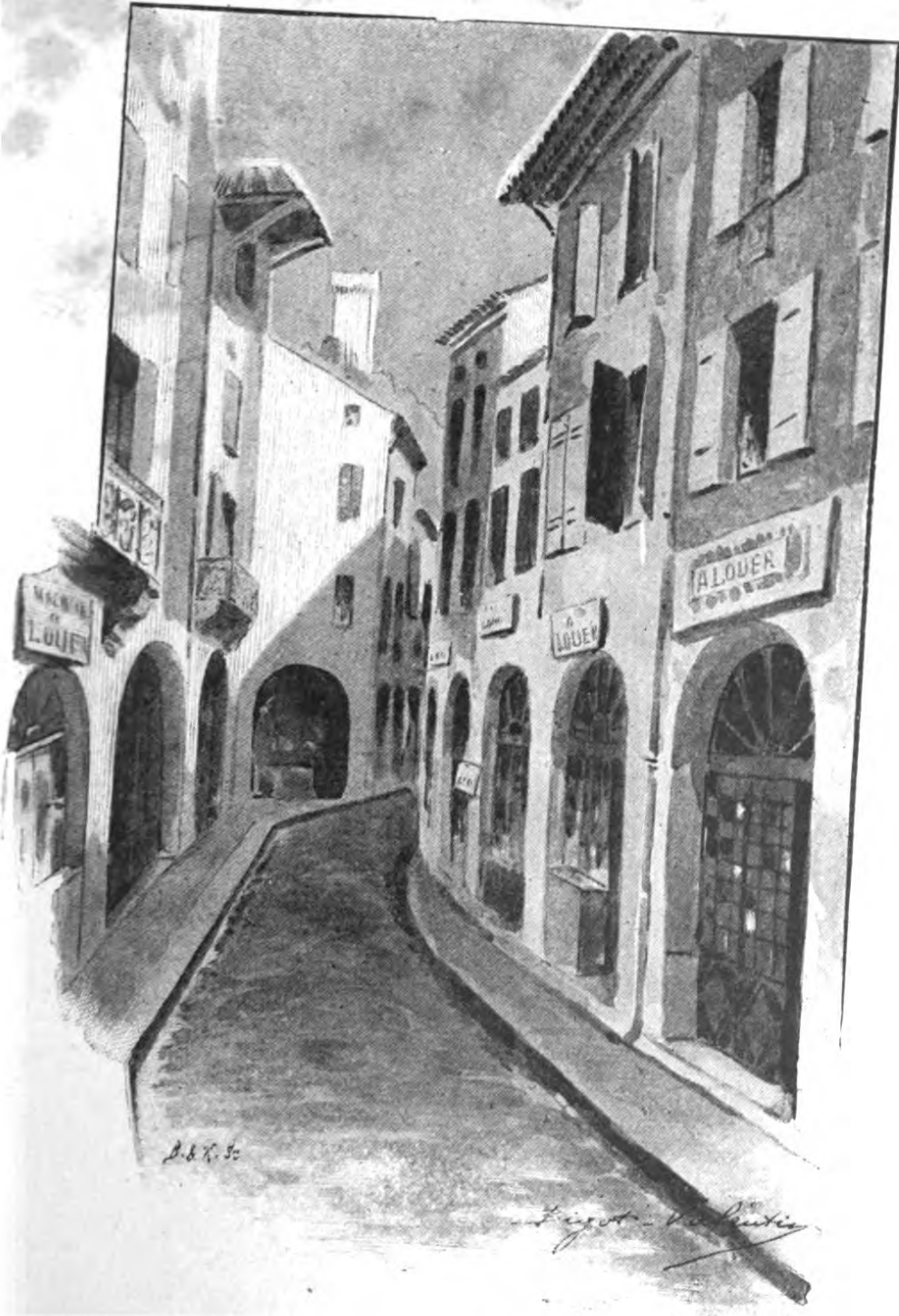
Des mémoires, des souvenirs, je puis dire
comme Baudelaire :

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans,
mais, de ceux-là, certains se lèvent droits,

et distincts et d'autres manquent de suite, de cohésion, laissant de grands intervalles de mémoire. J'essaierai d'être sincère et de ne pas trop inventer, quitte à laisser parfois un blanc dans la page commencée. Ainsi, par exemple, de cette première soirée où commence mon histoire, je me rappelle seulement que c'était à Beaucaire, au bord du Rhône, dans un Beaucaire déjà bien déshérité de ses grandes foires anciennes, et où se balançaient, claquaient au vent, des écriteaux de maisons vides et à louer.

L'aubergiste nous a donné, à mon jeune cousin et à moi, sa grande chambre pour que nous ne soyons pas en bas au cabaret avec les soldats, sa clientèle habituelle. Cet aubergiste — attendez, j'y suis — et sa femme s'appelaient Toustain. C'étaient des anciens domestiques de mes parents à Nîmes. Ils s'étaient mariés, avaient acheté ce petit fonds d'auberge où je me trouvais ce soir d'été avec mon jeune cousin Léonce.

Mais que c'est loin tout cela, que c'est



BEUCAIRE. — UNE RUE.

confus ! Ce que j'ai écrit sur mes petits cahiers par une longue habitude, cela, 'j'en suis sûr, c'est véridique et fixé. Mais cette aventure dont je vous parle, je ne l'ai pas notée. Elle se perd dans ces temps d'enfance à l'état de rêve. Le nom de l'auberge ? un *Cheval-Blanc* ou un *Chapeau-Rouge* quelconque, dans une petite rue très noire, où rugit le vent, où battent les volets, car les jours de mistral il souffle si fort à Beaucaire qu'on tend des cordes d'une maison à l'autre pour s'y cramponner.

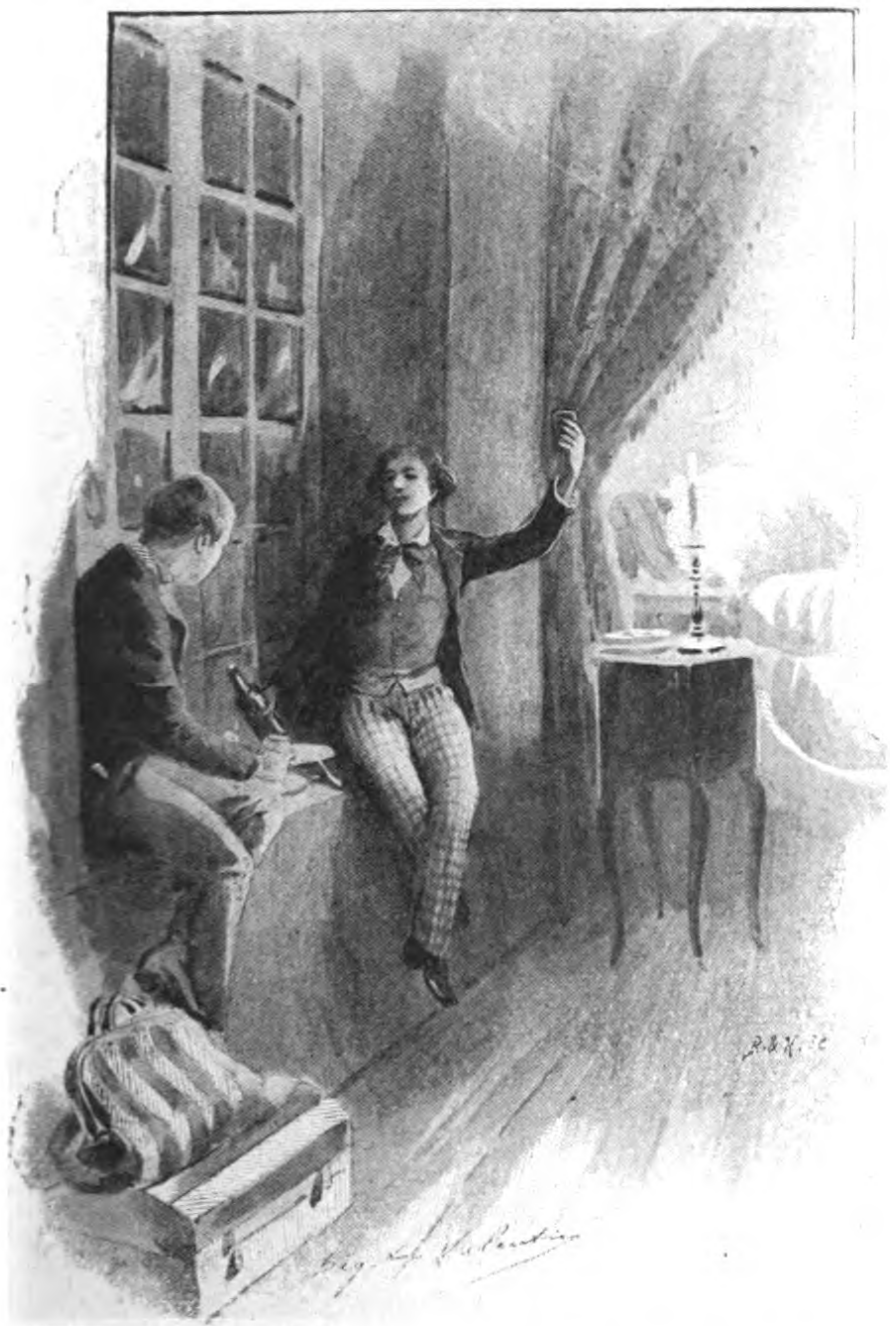
Dans la rue, je vois un grand carré de lumière qui est le reflet de la salle basse où chantent des soldats. Et ces soldats revenant de Crimée me donnent la date de mon histoire : ce devait être en 1854 ou 1855.

Les murs sont crépis de blanc dans la grande chambre où le lit-bateau à baldaquin de vieille perse fanée occupe presque toute la place, avec une commode ventrue sur laquelle une vierge de plâtre tient compagnie à un vieux bouquet d'orangers, un bouquet de

mariage tout poussiéreux sous son globe de verre. La fenêtre s'enfonce dans une embrasure profonde, et sur l'appui de bois qui comble l'épaisseur des murs, deux jeunes gens sont assis, avec leur petit repas entre eux.

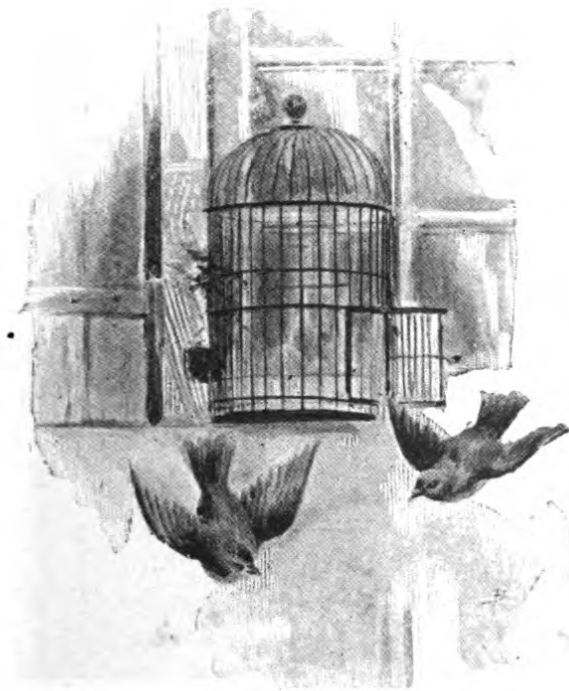
Parmi tous ces souvenirs dispersés enfin, pourquoi — mystère de la mémoire — pourquoi se rappeler le mince souper, le perdreau servi dans une sauce ravigote? Repas romanesque, repas d'aventurier pris à part et presque dans l'ombre pour que les deux enfants ne soient pas mêlés aux chansons et aux bousculades de la salle basse de l'auberge.

De ces deux physionomies, celle d'Alphonse, je ne puis guère l'évoquer après si longtemps, mais je revois très bien dans la demi-obscurité mystérieuse la figure pâle et fiévreuse, les yeux brillants, aigus de son petit compagnon, du Méridional de douze à treize ans, adroit, avisé, avec un inquiet petit frisson à la bouche, un sourire de

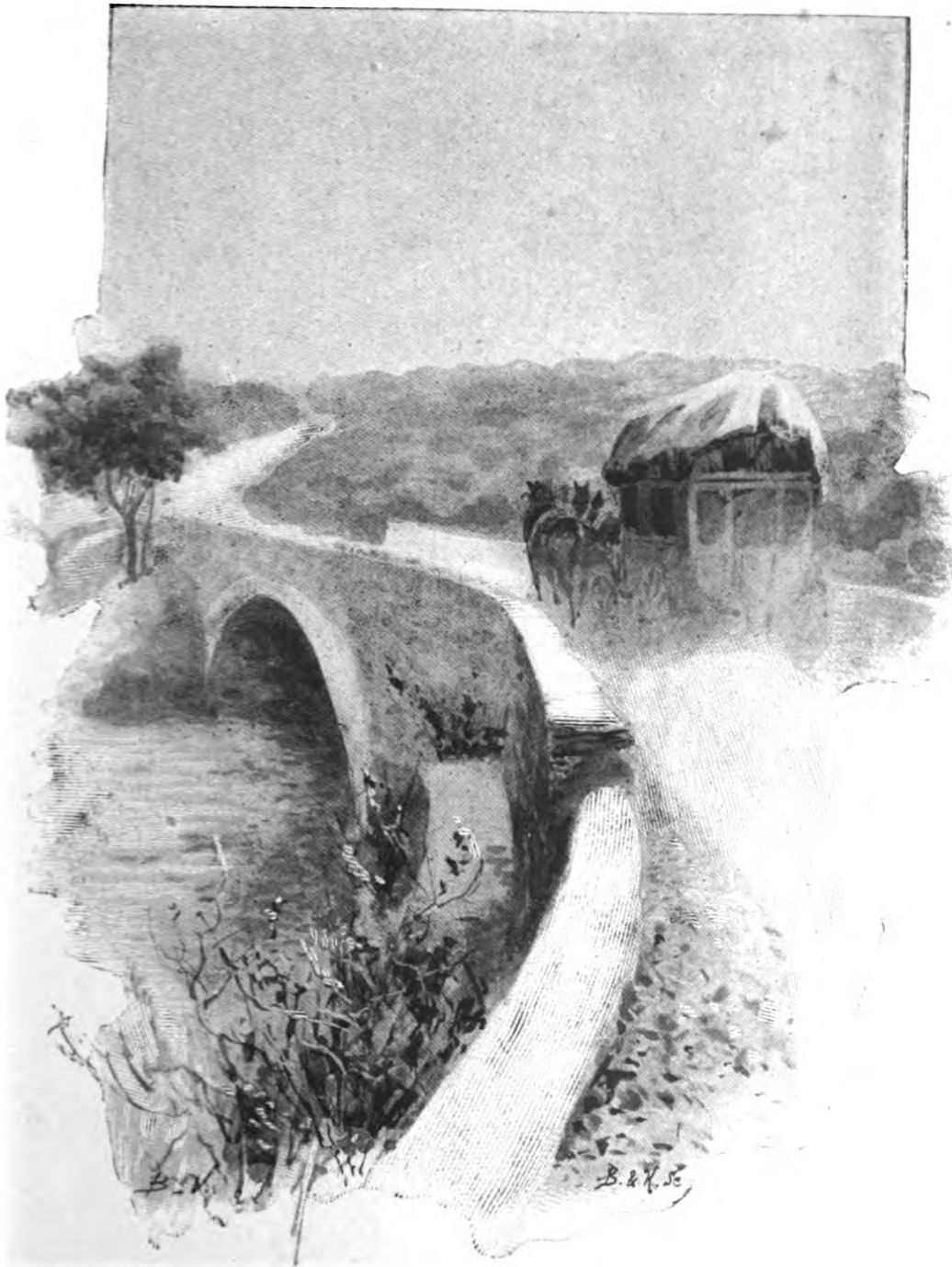


DEUX JEUNES GENS SONT ASSIS, AVEC LEUR PETIT REPAS.

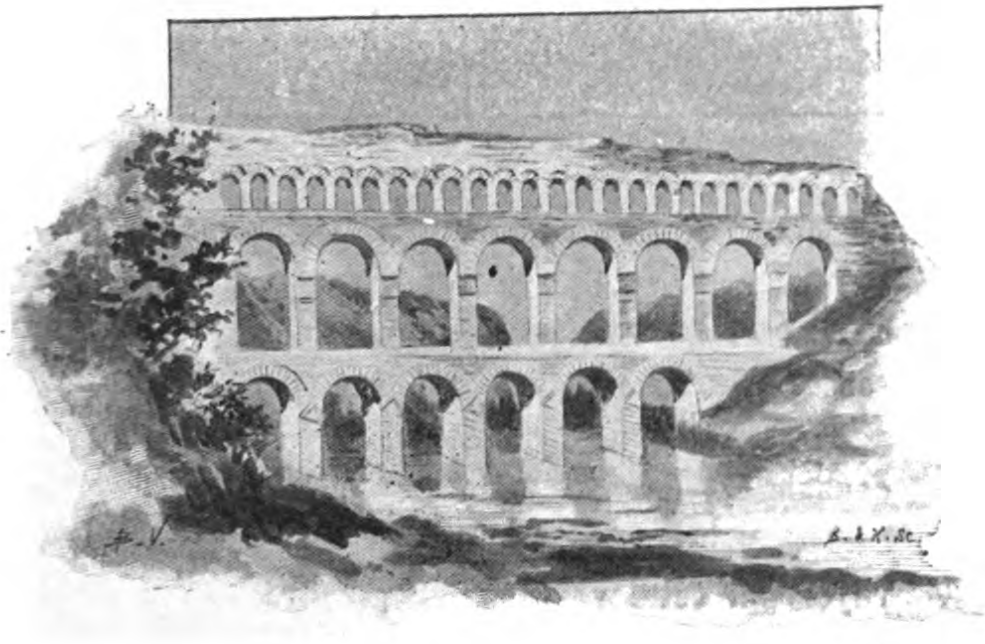
coin, sourire railleur, énigmatique, dont je ne comprenais pas alors l'expression véritable.







LA DILIGENCE.



II

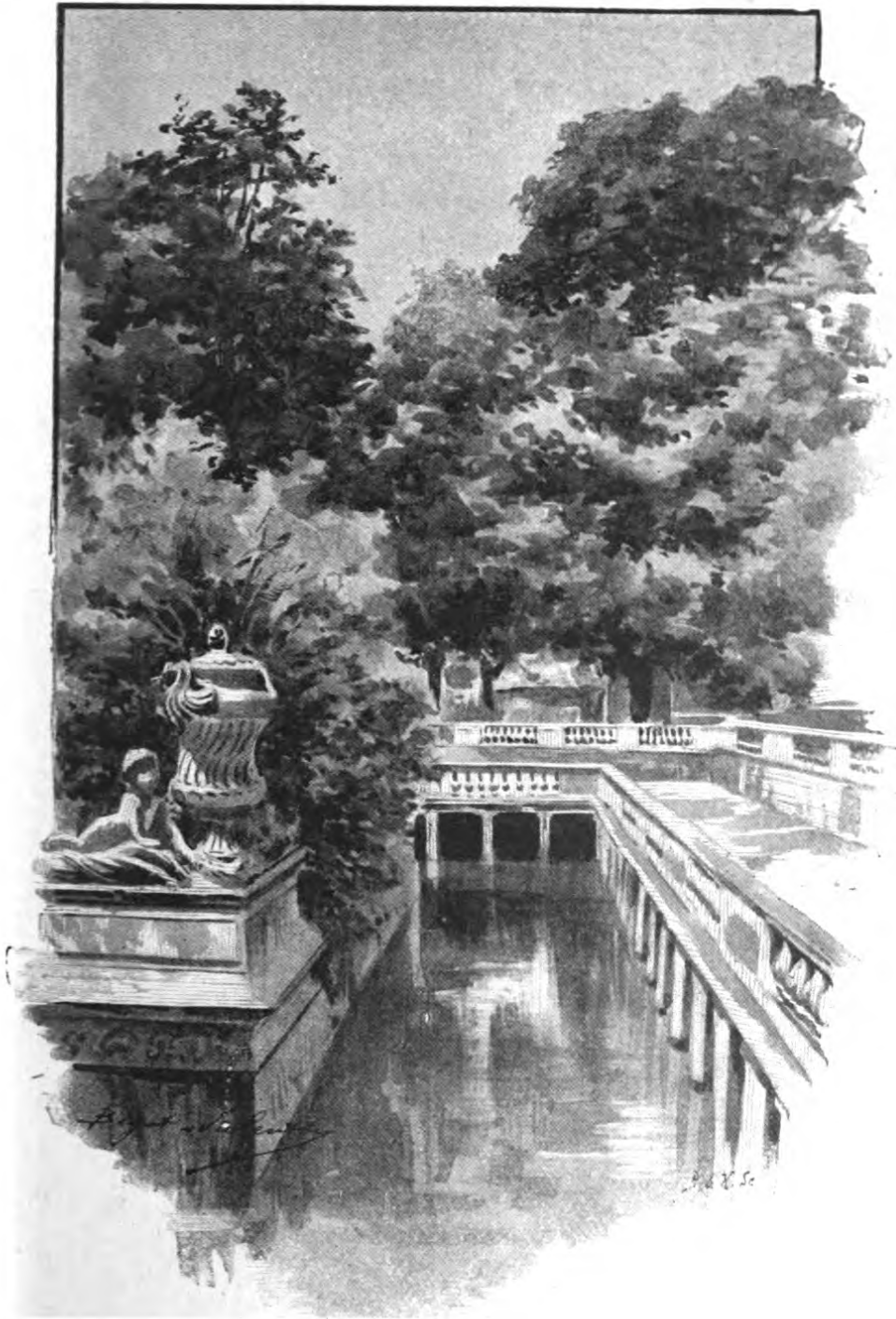
Il est assez extraordinaire, surtout en France où la jeunesse n'est pas émancipée comme en Angleterre, de voir deux jeunes garçons, deux lycéens seuls dans une chambre, sans parents, sans précepteurs, chambre d'auberge d'un pays inconnu.

Voici l'explication de cette chose inusitée.

Nous partions pour le lycée de Lyon finir nos études. Le chemin de fer commençait à fonctionner, mais il était très cher et nos

parents, qui n'étaient pas riches, avaient songé à se servir des bateaux à vapeur qui remontent le Rhône et font le transit et le commerce de marchandises de Lyon à Marseille. Il arrivait souvent qu'on voyageait ainsi par faveur sur ces bateaux. Mes parents connaissant un capitaine auquel ils nous recommandèrent, s'étaient décidés à nous envoyer par cette route, pour prendre le paquebot; le Rhône passe à Beaucaire et Nîmes est à cinq heures de Beaucaire. Nous étions venus en diligence à travers des champs d'oliviers, vignes, mûriers, des plaines ondulantes sur une route où il y avait deux pieds de poussière blanche, craquant comme de la neige, poussière tourbillonnante, qui agite et voile le paysage et ajoute encore à la confusion de notre première étape.

Ce que je me rappelle très bien, c'est la fierté que j'avais de porter dans ma poche une lettre de recommandation pour le capitaine Reboul — en voilà un nom qui n'est pas oublié — et une autre lettre aussi pour



LA SOURCE.

ces Toustain, aubergistes à Beaucaire, dont je viens de vous parler.

C'est cette particularité d'anciens serviteurs qui avait décidé nos familles à nous envoyer seuls, car il fallait passer une nuit dehors, le bateau venant de la Tour Saint-Louis et n'arrivant que vers six heures du matin. Ne me demandez rien d'autre sur ces gens. Je ne m'en rappelle pas un trait, pas un son de voix, mais je n'ai pas oublié ma fierté de ces deux lettres dans ma poche, ni ce battement de cœur, cette joie immense du premier voyage, de la liberté conquise.

Puis, c'était l'idée, chère à un lecteur de tous les Robinsons, que j'allais enfin mettre le pied sur un bateau.

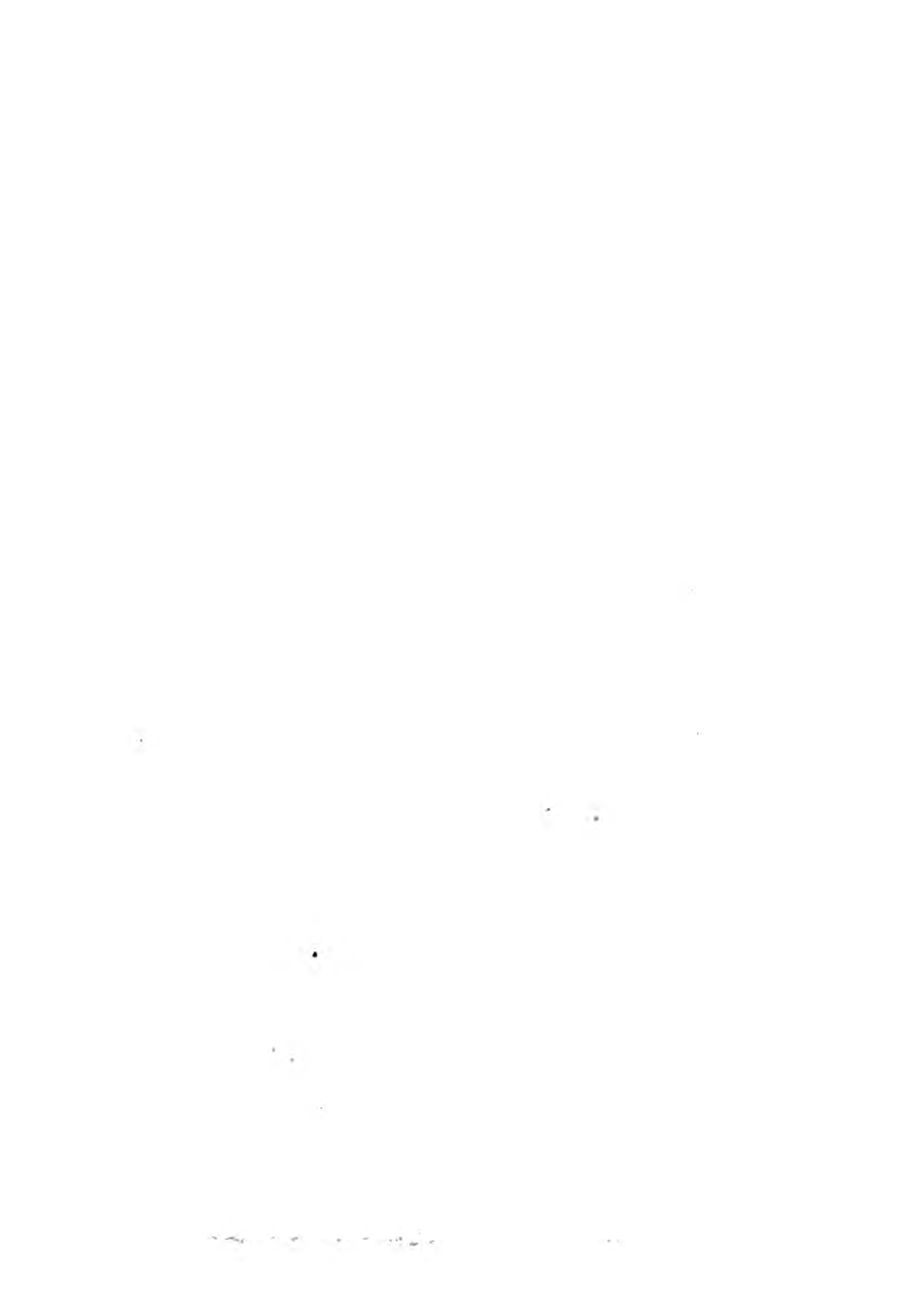
Il faut vous dire que ma ville natale est un pays extraordinaire, brûlé, desséché par le mistral et le soleil comme cette vieille carcasse de cachalot que Darwin nous montre portée en triomphe, dépecée par les naturels de la Terre de Feu, et dont ils se nourrissent. C'est une ville très ancienne, du temps

des Romains. Alors, l'eau y venait du Rhône par de magnifiques aqueducs comme celui du pont du Gard, mais nous sommes loin de ce temps-là. Le pont du Gard n'est plus qu'un monument historique que les Anglais ne manquent jamais d'aller voir, et superbe à regarder par sa lancée de trois étages d'arceaux qui rejoignent deux hautes collines de verdure. Mais comme aqueduc, il ne fonctionne plus. Et les pauvres habitants de Nîmes, depuis les Romains, tirent la langue en rêvant de fontaines, de cascades et de lacs.

De tout temps nos députés, quand ils font leurs professions de foi électorales, ne manquent jamais de promettre de l'eau. L'un doit la faire venir par un canal, l'autre par des aqueducs, et avec la belle imagination méridionale, nos compatriotes prenant toutes ces promesses au sérieux ont construit d'avance des fontaines à tous les coins de rue. Sur les places il y a des bassins ornés de statues de Pradier, avec des lions, des dauphins, des



LA FONTAINE DE PRADIER.



tritons, se déversant dans des vasques en beau marbre blanc. Une fois les élections passées, le député oublie sa promesse, l'eau ne vient pas et les bassins restent vides, les dauphins, la gueule ouverte, baillent au soleil dans le blanc du marbre, avec des toiles d'araignée dans la gueule et une poussière qui s'épaissit et noircit les accessoires mythologiques des nymphes et des tritons.

Deux traits caractéristiques me reviennent, qui vous donneront une idée de cette disette aquatique.

Dans la fabrique de mes parents, aux portes de Nîmes, fabrique de tissus où je suis né — dont je parle longuement dans le « *Petit Chose* » — il y avait des bassins et un réservoir où les ouvriers lavaient les étoffes. L'eau de ce réservoir était huileuse, teintée de vert, de jaune, de rouge, et je me rappelle notre stupeur en voyant un jour un vieil officier retraité de nos amis arrivant chez nous avec son petit-fils auquel il voulait donner une leçon de natation.

« Mais où, bon Dieu ! Dans quoi ? demande mon père.

— Mais dans votre réservoir !

— Voilà, alors, le réservoir, dit mon père, puisque vous voulez vous en servir. »

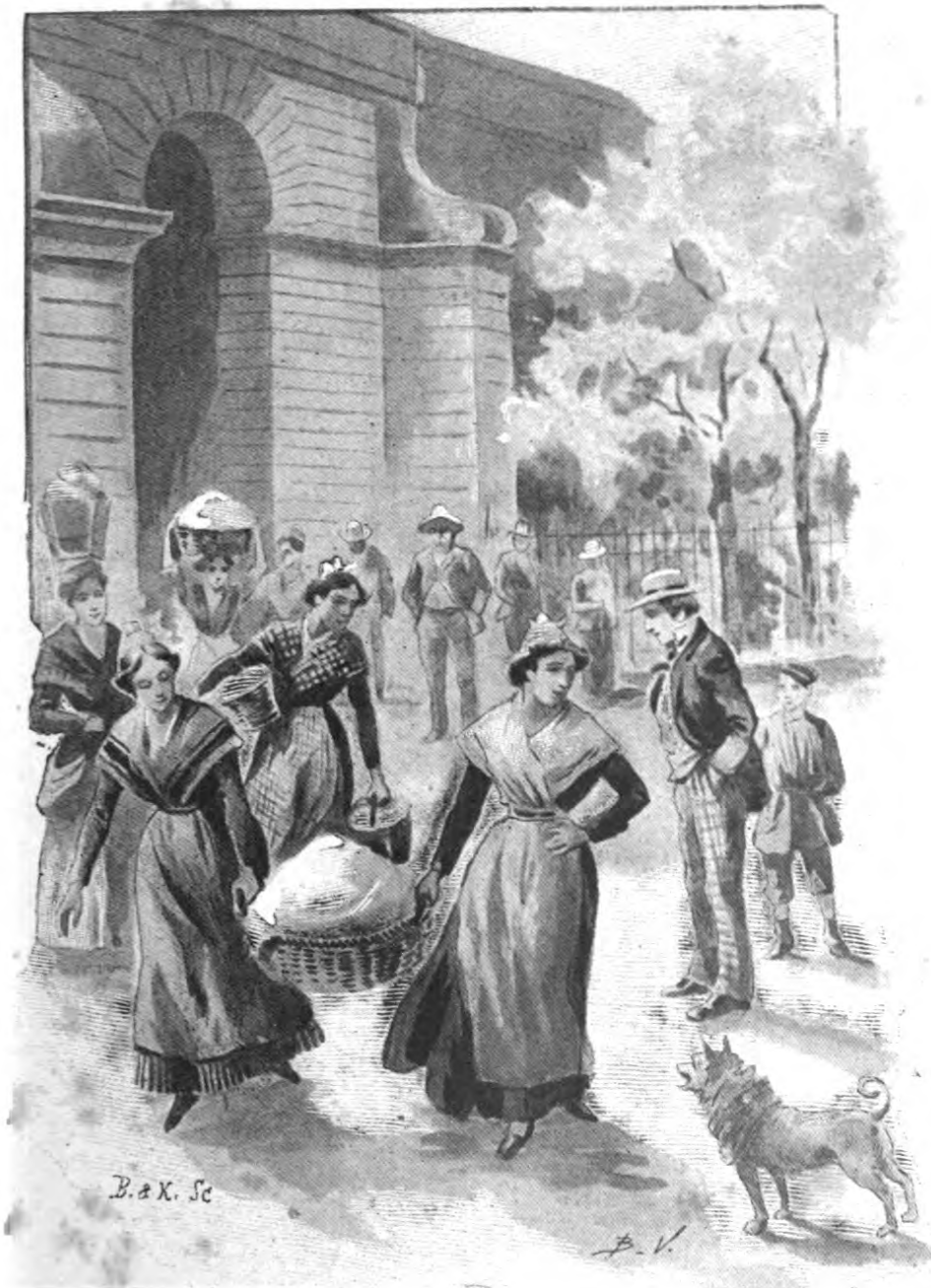
Je vois la tête ahurie du petit, émergeant d'une couronne d'outres, de ceintures de liège, d'appareils en caoutchouc ; le grand-père tortillant sa moustache, l'air contrarié, un peu déconfit ; nous tous, autour de cette eau huileuse et nauséabonde.

Il y avait juste la place de prendre un bain de pieds, et quel bain de pieds, dans ce bassin de teinturerie !

L'autre trait paraîtra encore plus incroyable.

Je me rappelle fort bien qu'à cette époque, à Nîmes, les blanchisseuses n'ayant pas de ruisseau pour laver leur linge, dès qu'il y eut un petit chemin de fer de Nîmes au Rhône, elles le prirent pour porter leurs paniers et leurs baquets.

Les soirs d'été, c'était quelque chose que



L'ARRIVÉE DE CES JEUNES FEMMES OU JEUNES FILLES
RETRANT AVEC LEURS PAQUETS DE LINGE.

l'arrivée de ces jeunes femmes ou jeunes filles au teint mat et fiévreux, rentrant avec leurs paquets de linge encore tout trempé; et quand elles sortaient de la gare, la foule attirée s'attroupait sur leur passage et humait avec délices la bonne fraîcheur de ces masses ruisselantes dont les pauvres Nimois approchaient les mains brûlantes et sèches en murmurant: O! d'aigo... d'aigo!... d'aigo!... (de l'eau, de l'eau, de l'eau) et si vous trouvez l'anecdote un peu excessive, mettez cela sur le compte de l'imagination de votre ami. Ah! cette damnée imagination, c'est elle qui dans ce milieu de sécheresse m'avait donné dès ma plus petite enfance la passion de l'eau, de la mer. Je ne rêvais que d'elle. Mes lectures étaient *Robinson Crusoe*, *Aventures et voyages de Garneray*, un peintre de marines qui avait été matelot, avait beaucoup voyagé sous la Révolution, le Premier Empire et, prisonnier des Anglais, a su raconter ses souffrances sur les pontons de Portsmouth. Une autre de mes lectures favo-

rites, c'étaient les romans du capitaine Marryat, et surtout le « *Midship Tasy* ». J'en rêvais de ce midshipman, et c'est à lui en partie que je dois les aventures que je vais raconter, au « *Midship Tasy* », et aussi à un mousse qui avait été mon camarade de collège, un mauvais petit drôle, paresseux, cancre, qui ne voulant rien faire avait été chassé par ses parents et s'était engagé sur un bateau comme mousse. Il s'appelait Taine, mais n'avait aucun rapport avec le grand écrivain philosophe, auteur de la « *Littérature anglaise* », que j'ai connu aux dimanches de Gustave Flaubert et qui, chaque fois que je l'ai rencontré, m'a fait penser à mon petit camarade Taine.

Embarqué sur je ne sais quel navire de l'État, après un temps à l'école des mousses, ce Taine était allé en Crimée avec la flotte française, et là, tombé malade du choléra, sauvé par miracle, on l'avait envoyé en convalescence à Nîmes, dans sa famille, où il était un peu dans la situation délicieuse de



DANS SON COSTUME DE MARIN, J'ÉTAIS FIER DE POUVOIR
LUI DONNER LE BRAS.

l'enfant prodigue, indigestionné de veau gras.

Dans son costume de marin, qu'il s'était bien gardé de quitter, avec le cou nu, le grand col bleu, le chapeau de toile cirée campé sur le haut de la tête, en auréole, Taine pendant quelques mois fut le héros de la ville. Nous marchions en bande autour de lui, sur les boulevards, sur l'esplanade, à la musique. J'étais fier quand je pouvais lui donner le bras. Je recueillais ses moindres mots avec un tel soin, avec une telle religion que, même aujourd'hui, la phrase qu'il répétait le plus souvent m'est restée dans le souvenir. Quand on lui demandait si le métier de marin lui plaisait, il répétait chaque fois : « Trop de bouillon pour si peu de viande. » J'en rêvais, de ce Taine et de ses histoires sur la Crimée, sur l'hôpital de Gallipoli, sur l'École navale française, momentanément installée à Varna, dans laquelle il avait eu un moment l'intention d'entrer. Malheureusement, le pauvre garçon manquait trop d'orthographe. Ah ! si j'avais été à sa

place..., et je me voyais en aspirant, avec la veste bleue, la petite casquette plate, galonnée d'or. J'avais comme confident de mes rêves, de mes ambitions, un petit cousin, Léonce, dont je vous parlais tout à l'heure, tantôt chez moi, à notre fabrique de la route d'Avignon (je remue de la vieille poussière de mon enfance), tantôt chez ses parents qui avaient une pharmacie sur une petite place — à nom médicinal. — Oh ! la pharmacie, avec ses deux bocaux rose et vert, qui, le soir, mettaient deux taches colorées sur la place à cailloux pointus, avec ses grandes vitrines pleines de fioles où tremblaient des choses mystérieuses, elle tient dans mon souvenir une place presque aussi importante que la fabrique. Je l'ai glissée dans presque tous mes livres, on la retrouve dans chaque coin de *Tartarin*.

Je n'entre jamais dans une de ces officines aux odeurs évocatrices, sans me rappeler celle de mon enfance et les friandises qu'elle contenait : jujubes, réglisses, pastilles, pâte de



LA PHARMACIE, LE SOIR.

guimauve, pâte de lichen ; seulement, il y avait toujours du monde. A chaque instant la petite sonnette de la porte d'entrée tintait annonçant un client nouveau, surtout les jours de marché, car nos paysans du Midi sont très amateurs de choses pharmaceutiques, aimant les infusions, les douceurs ; quand les vignes allaient mal, la pharmacie était abandonnée, mais quand les cuves rendaient bien, nos bons paysans affluaient pour acheter des drogues. Nous nous tenions le plus souvent dans une petite cour noire, ce qu'on appelle un « ciel ouvert », et là, nous causions avec l'élève, le potard ! — un tout jeune homme, — tandis qu'il pilait des herbes dans un mortier de marbre, mes Robinsonnades allaient leur train. L'élève aussi, un sédentaire imaginaire, se mêlait à nos divagations, divagations interrompues de temps en temps par la sonnette de la porte. Ah ! la sonnette de la porte de la pharmacie, qu'elle tintait joyeusement alors ! mais maintenant elle sonne toujours à mon oreille comme un grelot que

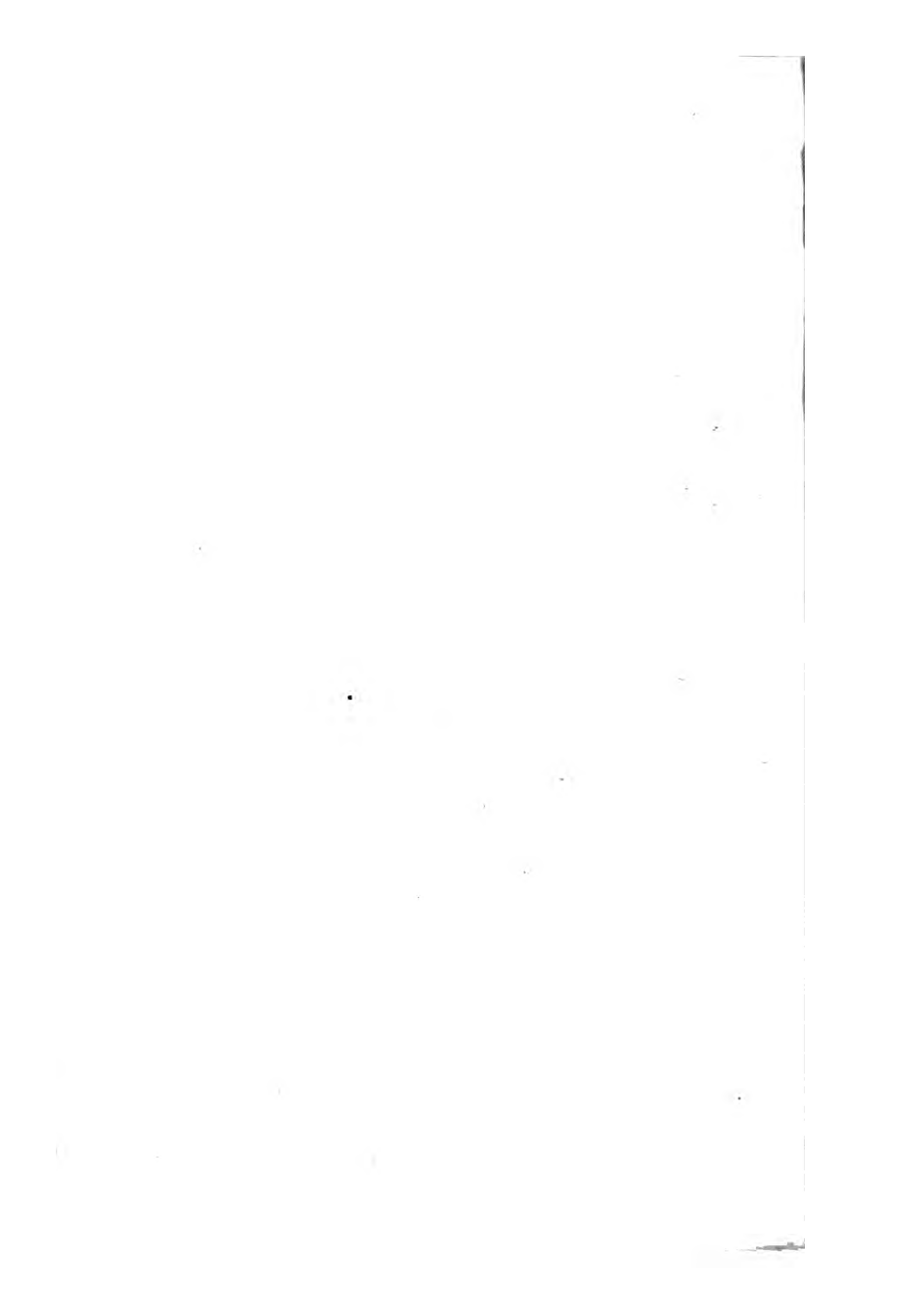
mes souvenirs cabriolants porteraient au cou.

Le petit Léonce, en ce temps, était au lycée de Nîmes avec moi. J'avais une influence sur lui, car il était en retard dans ses classes quoique très intelligent, enfant gâté d'une mère veuve. Mon autorité, bien relative, était moins le fait de mon âge, — je n'avais qu'un an de plus que lui —, que celui de la différence de nos classes. Et comme nous nous aimions beaucoup, j'avais obtenu sans grande peine de l'emmener avec moi au lycée de Lyon, sa mère faisant tout ce qu'il voulait.

Et voilà pourquoi Alphonse et Léonce étaient assis sur le rebord de cette croisée d'auberge, avec un perdreau froid à la sauce ravigote entre eux deux, et, pour horizon, les murs noirs, comme effrités de caractères hiéroglyphiques, antithèse de la vieillesse des choses, à toutes les inventions, les idées aventureuses qui hantaient leurs jeunes têtes ce soir-là.



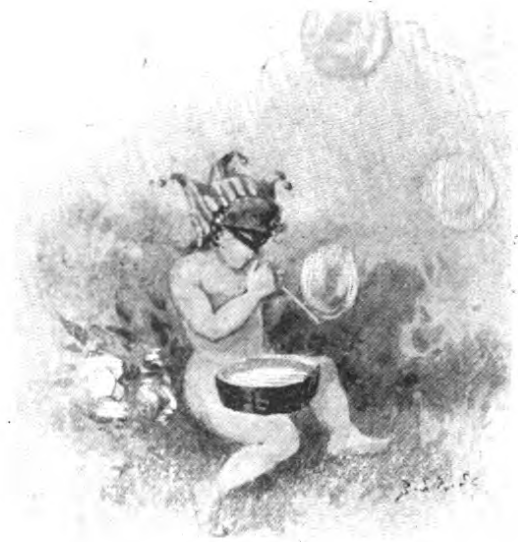
ET LA, NOUS CAUSIONS AVEC L'ÉLÈVE, LE POTARD !

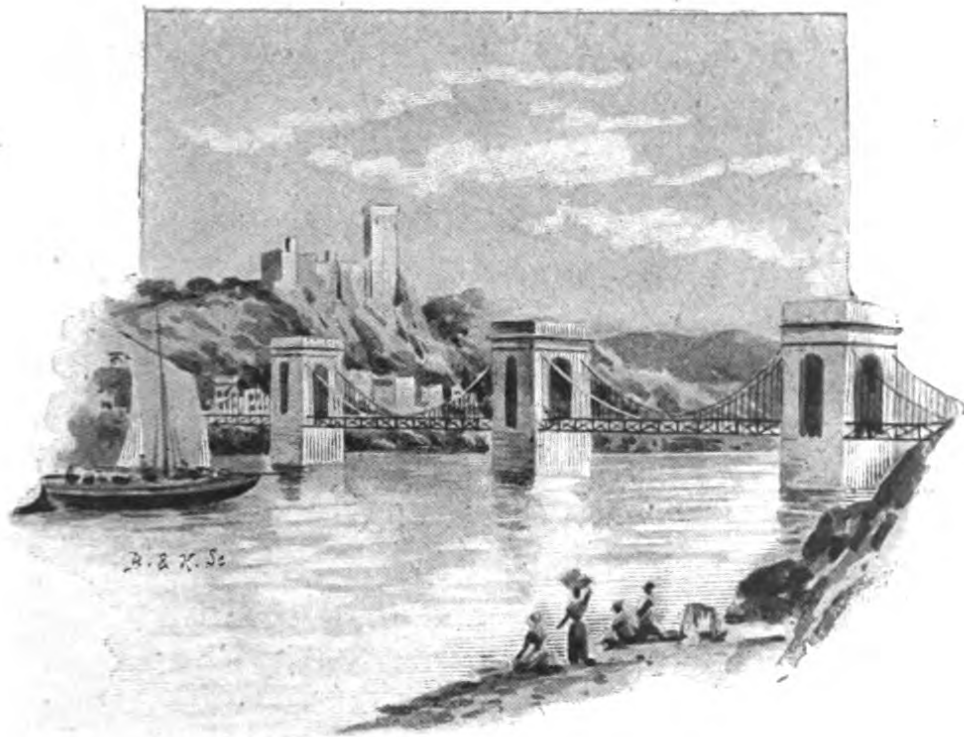


Jusqu'à quelle heure se prolongea notre veillée ? Voilà ce qu'il me serait impossible de vous dire. Mais vous pouvez aisément imaginer notre joie, nos bonds de cabris, nos projets, les grands coups sourds qui battaient dans nos jeunes poitrines à l'idée de ce bateau sur lequel nous allions poser le pied dès le lendemain matin. A chaque instant, je tâtais la poche de ma petite veste pour voir si la lettre au capitaine y était toujours.

« L'as-tu ? » demandait Léonce avec angoisse.

Alphonse répondait avec un sourire hautain : « Je l'ai », car déjà s'agitait en moi l'orgueil de ma supériorité sur ce jeune Télémaque confié à ma sagesse de Mentor ; montait en moi aussi, sous une forme encore indéfinie, comme un nuage qui amoncelle de la tempête sur l'horizon. le beau mensonge qui allait conduire et transfigurer notre vie pendant quelques jours.





III

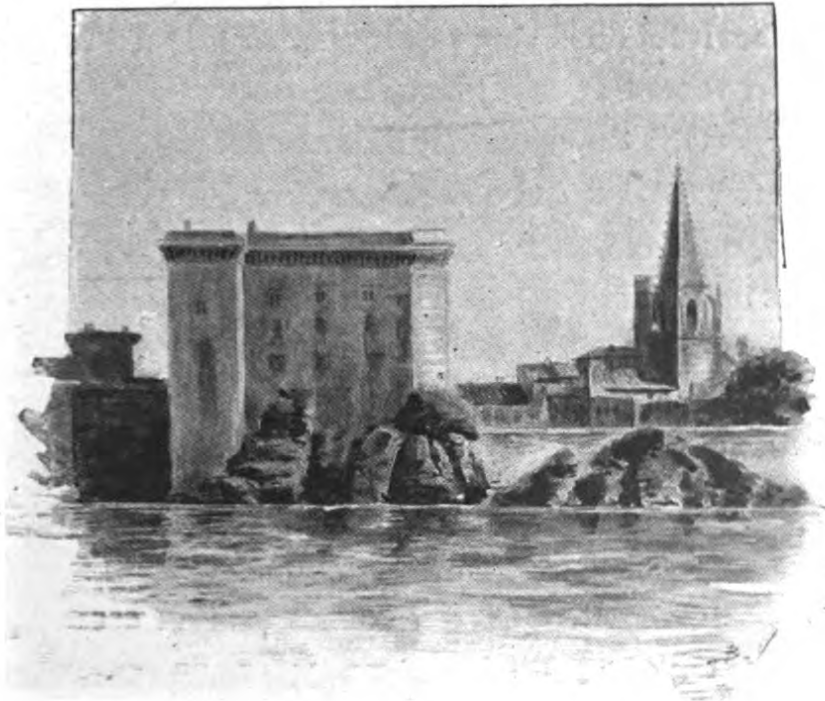
Oh ! que le Rhône était grand et brillant, ce matin-là ! Bleu et vagué comme la mer sous l'haleine puissante du mistral, il déferlait à flots pressés contre les piles des ponts interminables, d'abord le pont de Beaucaire, le plus grand de France, ce pont qui sépare Beaucaire de Tarascon, le Languedoc de la

Provence, « le Midi des roseaux et le Midi des pierres ».

L'angélus du matin sonnait sur les deux rives, aux clochers de Beaucaire comme à ceux de Tarascon, dont on voyait en face étinceler les blanches pointes, par-dessus les créneaux et les hautes murailles rousses du château du roi René. A cette époque, Tarascon n'était pas encore illustre. Il avait sa gloire historique inscrite dans les vieilles archives, mais mon ami Tartarin n'y était pas encore né, et je ne me doutais guère, pendant que je piétinais sur le quai avec Léonce en admirant le beau coup d'œil, le beau spectacle de la cité tarasconnaise étalée sur l'autre rive, qu'un jour jaillirait de mon cerveau le héros méridional, tueur de lions, escaladeur de cimes, colonisateur sans pareil, l'extraordinaire Tartarin.

Avec les angélus, cinq heures sonnaient joyeusement partout. Il faisait frais, malgré que le soleil fût déjà très haut et très chaud, aux bords du Rhône; le mistral a l'haleine

violente, moins pourtant que sa sœur la tramontane qui nous vient du Nord-Est avec un goût de neige. Le quai était désert à cette



heure. Deux ou trois portefaix seulement, jouant au bouchon, et des douaniers en tunique verte qui marchaient de long en large, plus un groupe de cinq ou six voyageurs,

des soldats à pantalon rouge, des femmes, des enfants emmitouflés de couvertures, de cache-nez, et battant la semelle sur les larges dalles du bord en attendant comme nous l'arrivée du bateau qui remontait le Rhône en venant de la Tour Saint-Louis.

« Oh! de ce *mostre!* Comme il est en retard, ce bateau! », dit tout à coup près de nous une voix de coq enrhumé, la voix grêle d'un jeune garçon dont on ne voyait qu'un bout de nez rouge et des yeux larmoyants de froid. Il voulait causer, le jeune homme, et moi, enchanté de l'aubaine, je répondis : « Mais c'est que le Rhône est dur à la remonte, et les palettes des roues battent l'eau péniblement. » Le ton connaisseur et assuré dont j'avais dit cela me valut un regard étonné et ces quelques mots d'un autre garçonnet, frère du premier, à peu près de son âge, qui s'était approché de nous :

« Oh! vous avez l'air de vous connaître aux choses de marine. Seriez-vous par hasard?... »



LES VOYAGEURS ATTENDAIENT.

• Je lui coupe la parole et répons : « Je sors de l'École navale de Varna, avec mon jeune cousin Léonce. »

D'où diable cette réponse m'était-elle venue ? Qui me l'avait soufflée ? Était-ce ce grand soleil apoplectique, qui dégageait sa face des brumes roses du matin ? Était-ce toi, grand mistral, qui m'enivrais de toutes les odeurs d'herbe et d'eau que tu portes, que tu secoues de tes grandes ailes ? Était-ce l'atmosphère tarasconnaise où couvait l'âme de Tartarin ? Qui le sait ? Ce qu'il y a, c'est que ces paroles furent dites, et qu'à peine prononcées, il fallut en ajouter d'autres, non moins fausses, non moins dangereuses et compromettantes, pris comme je l'étais dans l'engrenage irrésistible du mensonge.

« Vous venez de Varna, mon officier ? » me dit respectueusement un soldat qui m'avait entendu, « eh bien ! moi, j'arrive de Gallipoli. »

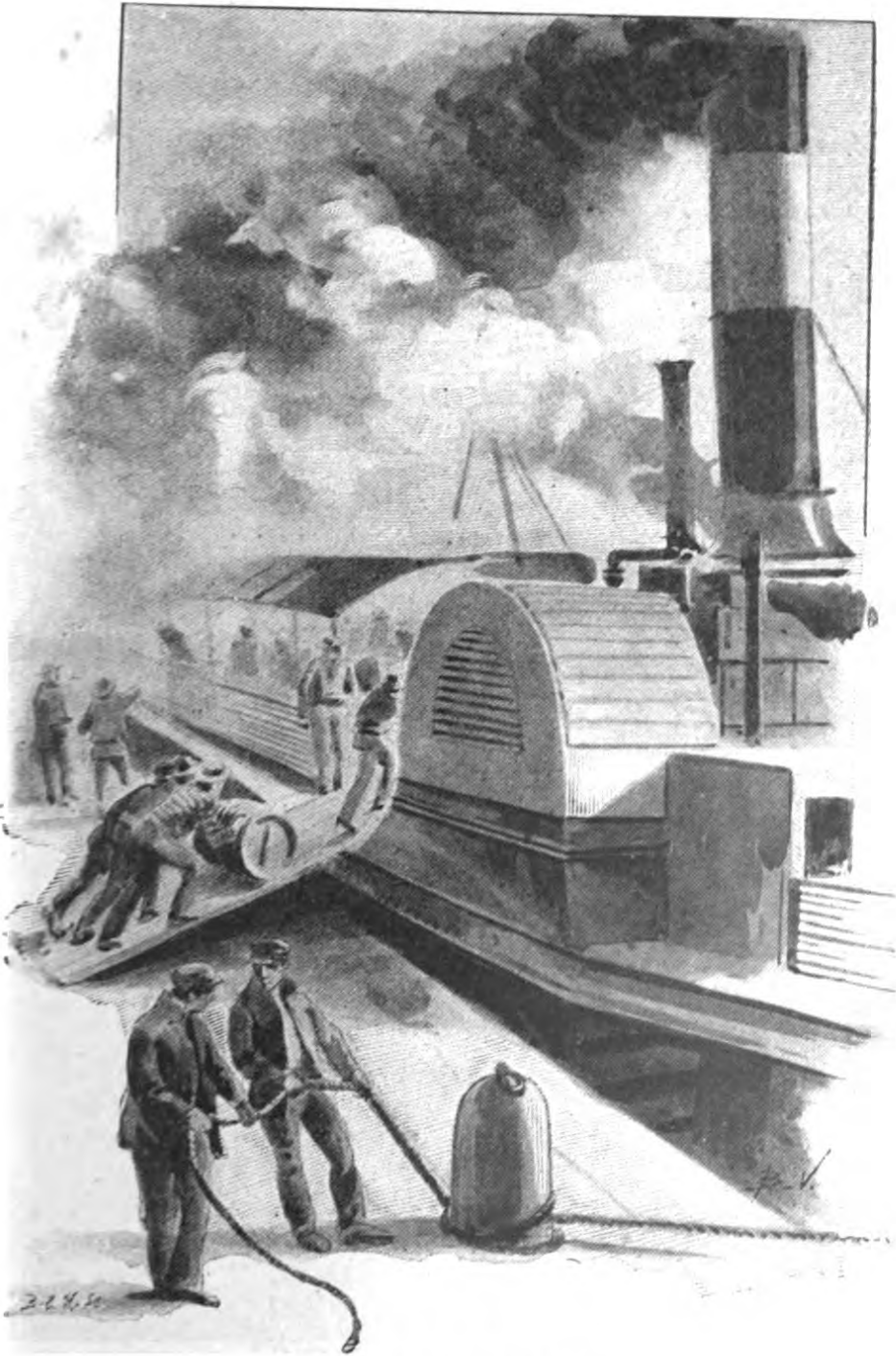
Sans m'émouvoir autrement, je m'écriai en riant, comme si j'entendais parler d'une

vieille connaissance : « Ah Gallip ! Gallip !... » et pour donner plus de certitude à mon exclamation, j'ajoutai en me tournant vers mon cousin : « Tu te rappelles, Léonce, on s'en est payé une bosse dans ce pays-là ! »

Léonce, après une seconde d'hésitation et les yeux virant de stupeur, répondit bravement : « Si je me rappelle ! si je me souviens !... »

Et près de nous, les deux voix des jeunes garçonnetts murmurèrent à l'unisson, sur un ton d'admiration et d'envie : « Oh ! de ces *mostres* !... »

En m'entendant appeler « mon officier », j'avais eu un mouvement de fierté, mais le chuchotement de mes deux admirateurs m'enorgueillit encore plus, et cette exclamation, « Oh ! de ces *mostres* ! » toute locale, dont ils me poursuivirent le long de la route, fut pour ma vanité enfantine un coup d'éperon qui, chaque fois, m'excitait davantage, m'emportait à toute bride dans le mensonge et les inventions.



LE DERNIER BARIL D'HUILE.

Tout à coup un beuglement de sirène sonna le long des pierres de la rive, ces grosses pierres de taille préservatrices des inondations, un halètement de machines, un battement de palettes se firent entendre et, dans un tourbillon de fumée noire, le *Bonnardelle*, ainsi s'appelait le bateau, du nom des fondateurs de la Compagnie, vint se ranger au quai solide qui protège Beaucaire contre les colères redoutables et farouches de son terrible voisin.

Les portefaix interrompent leur partie de bouchon, les douaniers se précipitent ; des colis, des tonneaux de vins, des ballots de marchandises, des caisses de toutes les dimensions qui attendaient empilées sur le quai sont transbordées dans la cale du navire à grands renforts de muscles et de cris, car nous sommes dans un Midi turbulent, violent et loquace. Quant aux pauvres voyageurs, personne ne s'occupe d'eux et on ne leur permet de passer sur le navire que lorsque le dernier baril d'huile, la dernière

futaille ont été bien mis en place et solidement arrimés.

Alphonse prend la tête, impatient. Les voyageurs murmurent, seulement ce sont les humbles, des soldats, des femmes, des enfants.

A la fin, pressé et fier de la lettre que j'ai dans ma poche, de ma prétendue autorité d'officier, je m'élançai sur le pont suivi de Léonce et des deux petits Montpellierains, les garçonnets de tout à l'heure, des militaires, et dans le va-et-vient, le tumulte, je me mets à chercher le capitaine. J'avais dans la tête un type de capitaine, à la suite de mes lectures et de mes conversations avec le mousse du lycée, soit en tenue de combat, le tricorne en bataille, le sabre au côté, le porte-voix à la main, ou, par une nuit de tempête, avec le surroit sous lequel on entrevoit les dorures de la casquette, attachée au menton. Mais à bord du *Bonnardelle*, rien de semblable ; les matelots eux-mêmes n'avaient ni vestes bleues, ni grands cols, à



C'ÉTAIT ÇA LE CAPITAINE, ET C'EST CETTE CASQUETTE
QUE JE VOIS, LISANT....

peine des vareuses de futaine, et tous plutôt l'air de garçons de peine, de commissionnaires roulant des tonneaux. Ceux auxquels je m'adressais pour leur demander le capitaine ne me répondaient même pas, tout affairés à leur arrimage. Un d'eux pourtant, impatienté, pour se débarrasser de moi, s'écria : « Qui, le capitaine ? Quel capitaine ? Le père Reboul ? Mais le voilà, tenez, le capitaine, ce gros vieux avec une casquette. »

Et quelle casquette ! Il fallait du reste qu'elle fût bien extraordinaire, car de tout le personnage, c'est la seule chose dont je me souviens ; ronde, énorme, en peau de lapin, rousse, délavée, avec des oreillettes qui se rabattaient jusqu'au menton. C'était ça, le capitaine ?

Et c'est cette casquette que je vois lisant à la hâte ma lettre de recommandation, c'est cette casquette que j'entends me dire d'une voix enrouée et commune, et sur un ton de dédain, le ton d'un absolu je-m'en-fiche : « Descendez dans le salon des premières.

Débarrassez le pont. » Heureusement les soldats étaient loin et n'entendirent pas traiter leur officier avec cette désinvolture.

« Débarrassez le pont ! »

Avec ça que c'était commode de débarrasser le pont. De quelle façon s'y prendre ? Sauter à l'eau, ou bien filer dans la soute à charbon avec les paniers pleins d'huile que l'on descendait. Le diable, c'est que pas plus mon cousin que moi, nous n'avions jamais mis le pied sur un bateau grand ou petit, à voiles, à vapeur, ni même à rames. Notre connaissance n'en venait que de nos lectures. Tout était nouveau pour nous sur ces planches humides, jusqu'aux balancements du Rhône, fouetté par le mistral et clapotant contre les pierres de la digue, faisant tout danser, tout trembler. Nous eûmes une minute de désarroi, une, pas plus. Je me souvins d'avoir lu dans mes livres maritimes que les passagers un peu bien, un peu chics, se tenaient sur le gaillard d'arrière. « Arrive, dis-je à mon cousin, à la première écoutille



L'ESCALIER DES PREMIÈRES N'ÉTAIT NI FACILE NI ÉLÉGANT.



ouverte nous descendrons dans le salon. » Les écoutilles, encore un mot qui me revenait des Robinsons.

« Oh de ce *mostre!* » fit une voix claire, enfantine, derrière moi. Les deux petits de Montpellier nous avaient suivis et leur cri d'admiration me vint à propos donner du courage et de l'assurance. « Qu'est-ce que cela, une écoutille? » demanda l'un d'eux à Léonce. Comme il était fort embarrassé pour répondre, ce qui eût semblé singulier d'un élève de la marine, je me hâtai de répliquer pour lui que les écoutilles étaient des ouvertures quadrangulaires faisant communiquer le pont avec le dessous.

Juste à ce moment se dressait devant nous comme une fenêtre de mansarde ouverte sur un toit. Ça devait être ça. Je me penchai, l'escalier des premières n'était ni facile, ni élégant : une échelle presque droite s'enfonçait dans un trou noir sentant la fumée. Comment les dames descendaient-elles par là ? Je me hasardai pourtant, gêné par ma cou-

verture, ma valise; Léonce portait le panier à provisions. Assez effrayé, mais obligé de me suivre, par sa vanité et par notre commune profession d'officiers de marine, ses pieds m'écrasaient les doigts et précipitaient ma descente. Les petits de Montpellier n'avaient pas osé se risquer dans cette aventure et, en relevant la tête, je voyais penchés sur le trou noir leurs fronts ingénus et tondus, leurs yeux et leurs bouches en rond, pendant que je poussais une petite porte.

Je me trouvai dans une sorte d'office aux tables et aux murs encrassés, où s'agitaient deux ou trois marmitons avec des toques blanches et des vestons blancs, d'un blanc qui aurait traîné huit jours dans la soute au charbon. Et comme je demandais le salon des premières, l'un d'eux me répondit : « Venez par ici, je vais vous conduire dans les premières, les deuxièmes et les troisièmes si vous voulez », voulant dire ainsi que parler des premières dans un bateau de cette sorte était d'une naïveté bien pardonnable à mon



OU S'AGITAIENT DEUX OU TROIS MARMITONS.

âge. Dans la cuisine que nous traversâmes, des quartiers de viande, des paniers de légumes et ces pains énormes que les Lyonnais appellent des « Couronnes », ronds et creux comme des couronnes funèbres. Un panneau poussé, et j'arrivai dans une vaste pièce avec des divans en cuir de chaque côté et, au milieu, une longue table flanquée de bancs étroits. A notre arrivée, quelque silhouettes humaines étendues sur le divan de droite s'agitèrent comme sorties du sommeil. Un long monsieur maigre à barbe rouge, avec un foulard bleu noué en serre-tête à deux pointes au-dessus du front, se dressa sur son séant, me regarda un instant, puis ayant dit quelques mots dans une langue inconnue à deux ou trois jeunes garçons coiffés du même foulard, se recoucha avec un haussement d'épaules qui semblait signifier : « J'en ai assez vu. Cela ne vaut pas la peine de se déranger plus longtemps. » Ce qu'il dit ensuite devait être drôle, car pendant quelques instants, les deux ou trois gar-

çons se roulèrent en riant sur leur lit improvisé, à ma grande vexation. Ce que l'on ne comprend pas semble toujours plus malicieux, plus mordant, et Léonce comme moi nous sentîmes d'instinct que nous avions là toute une pochée de vipères, d'ennemis sans pitié.

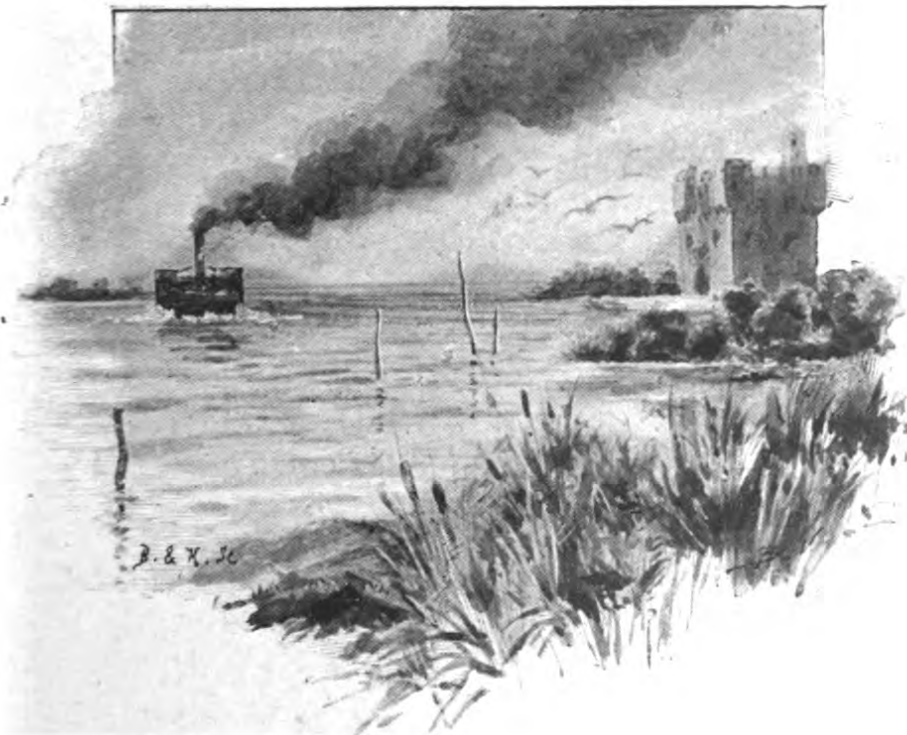
Très dignes, dressés sur nos ergots comme deux jeunes coqs, nous allâmes nous asseoir sur le divan d'en face. Celui-ci aussi était occupé, car de petits cris nous accueillirent, et apparurent, émergeant de dessous un tas de couvertures, deux aimables figures de femmes encore jeunes, en noir, en fanchons de dentelles, aux yeux bleus, aux cheveux légers et frisottants au-dessus de deux petits nez très courts, très gais. Ce qu'étaient ces deux dames, nous le sûmes tout de suite par leurs propos.

C'étaient deux Lyonnaises, deux belles-sœurs mariées chacune à un chef d'atelier de la Compagnie maritime. Elles venaient de passer quelques jours chez un parent, un



QUELQUES SILHOUETTES HUMAINES ÉTENDUES SUR LE DIVAN.

ingénieur, à la Tour Saint-Louis, et, parties de là pour se rendre à Lyon, rejoindre leurs



familles, elles étaient arrivées à Arles la veille au soir et, le *Bonnardelle* ne marchant pas la nuit, pour s'épargner la dépense de l'hôtel, elles avaient couché sur le bateau, dans le salon des « premières ». Elles se plai-

gnaient d'être traitées à bord plus mal que des colis, accusaient le capitaine Reboul, le traitaient de sauvage, et le monsieur Anglais en face d'elles d'homme fort mal élevé ainsi que ses enfants, baragouinant tout le temps et ne leur adressant pas plus la parole qu'à des chiens. Aussi ce qu'elles étaient heureuses de voir arriver de nouveaux compagnons et des Français, au moins, ceux-là ! Tout ceci chuchoté dans le demi-jour, pendant que le *Bonnardelle* se détachait du rivage, battant le fleuve avec les palettes de sa roue, que les ferrures geignaient, que les bois craquaient, et que par les hublots embrouillés on voyait s'éloigner la jetée blanche.

Je rendais à ces dames, durant ce temps, confiance pour confiance ; je leur appris que nous irions avec elles jusqu'à Lyon, et comme elles s'étonnaient de nous voir voyager si jeunes et tout seuls, je leur déclarai avec un sourire supérieur que nous sortions de l'École de marine de Varna, en congé de santé, et que sitôt rétablis nous irions, mon



LES DEUX LYONNAISES.

cousin et moi, prendre du service jusqu'à la fin de la guerre. Vous pensez si les deux Lyonnaises nous regardaient avec des yeux étonnés, écarquillés d'admiration. « Presque des enfants ! et déjà officiers ! à la veille de se battre ! » Leurs yeux bleus disaient tout cela et signifiaient bien d'autres choses encore. Je m'animais en parlant, prenant le cousin à témoin, m'excitant surtout devant les sourires d'incrédulité de l'Anglais, de l'ennemi qui m'écoutait tout en défublant sa coiffure de nuit. Est-ce que ce malotru n'eut pas l'aplomb de me demander, tout à coup, par-dessus la table, dans un français très correct mais avec l'accent de son pays : « Ah ça ! pourriez-vous me dire, monsieur, à quel âge la marine française recrute ses officiers ? »

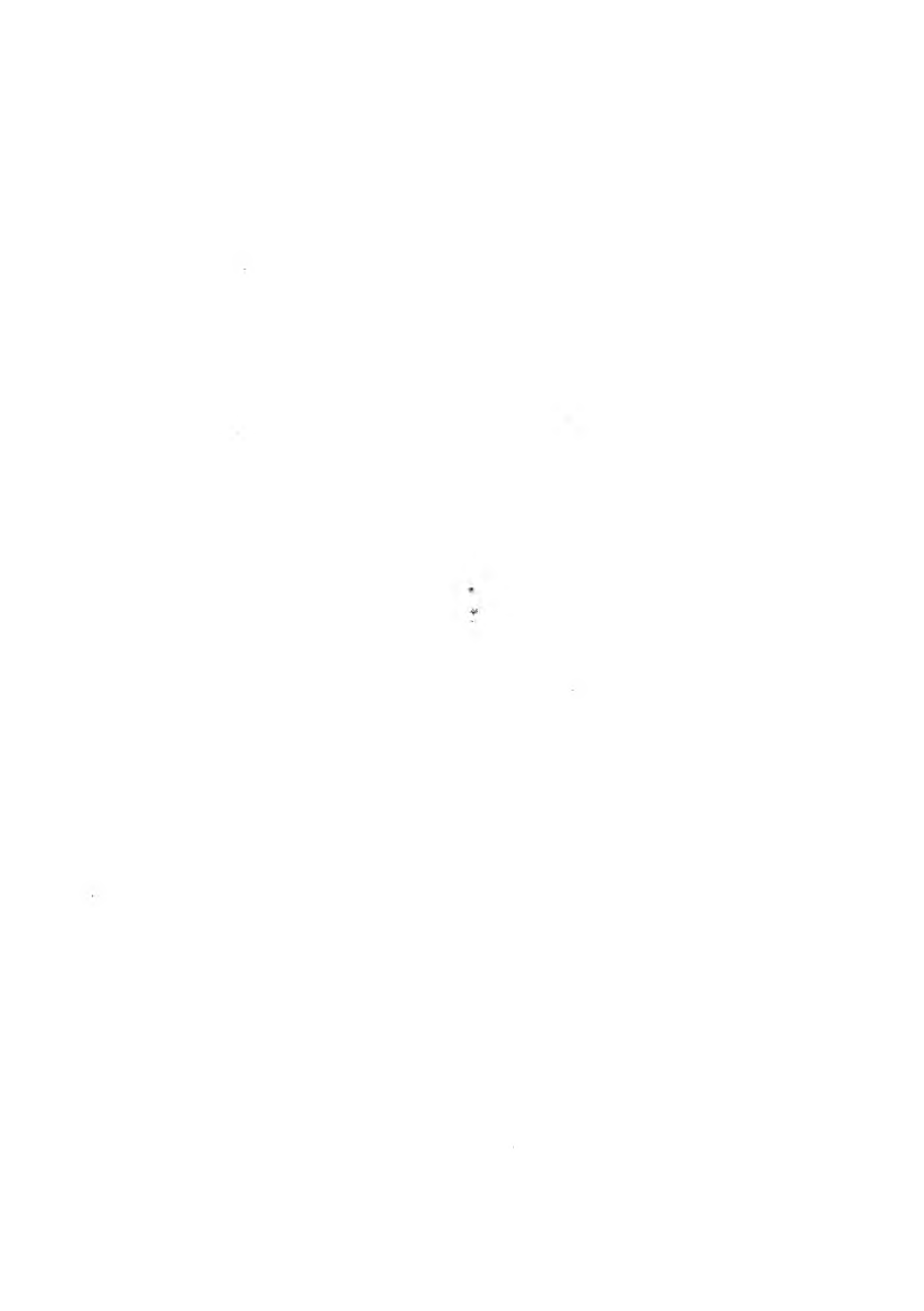
Ici, j'aurais pu placer un mot héroïque, une de ces réponses grandioses qui vous envoient un homme à la postérité. Mais non, la sincérité m'oblige à dire que je ne me souviens pas de ma riposte à cet insolent interlocuteur.

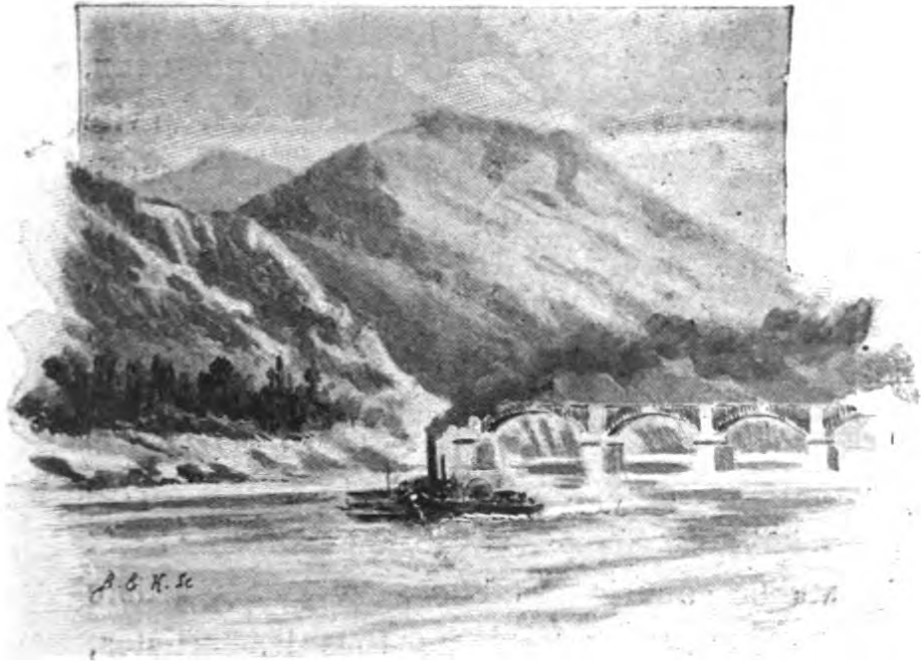
Il est probable que je suis resté court, et c'est ce que j'avais de mieux à faire. Par exemple, je vois très nette, à l'entrée du salon, l'apparition de maître Reboul, le capitaine, ayant enfin pris connaissance de la lettre de mes parents, pour lesquels il avait un très grand respect, et venant s'excuser de la façon dont il m'avait reçu. Il me donna de grandes poignées de main, de ces poignées de main d'homme à homme, qui vous cassent les os, surtout quand on ne les a pas très solides, comme moi à cette époque. Il me dit de me considérer sur son bord comme chez moi. Puis, regardant autour de nous dans le salon, il ajouta que si nous étions trop mal pour dormir pendant les trois ou quatre jours du voyage, il nous offrait la moitié de sa cabine, la seule qui fût habitable à bord.

Je le remerciai en l'assurant que mon cousin et moi étions habitués à coucher sur la dure, et je le raccompagnai jusqu'à la porte du salon, ravi de la considération dont ses paroles venaient de m'auréoler aux yeux des

dames lyonnaises et surtout aux regards de mes ennemis, tout à coup empreints d'un certain respect.







IV

Victor Hugo a écrit dans sa jeunesse un beau livre historique et légendaire intitulé *Le Rhin*, dans lequel il fait revivre les vieilles pierres des bourgs féodaux qui mirent leurs ruines grandioses dans les flots du grand fleuve vert.

Un livre qui s'intitulerait *Le Rhône* et raconterait la remontée du fleuve à petites jour-

nées, car à la descente le flot impétueux, poussé par le mistral, vous emporte trop vite et vous empêche de rien voir, ce livre serait pour le moins aussi pittoresque et suggestif à écrire. Je pourrais peut-être m'en charger, mais pour cela il faudrait refaire le voyage. Non pas que dans ce temps mes yeux ne fussent encore ouverts à la nature, ni mes nerfs assez subtils, assez prenants pour s'accrocher aux choses, capables d'être heureux ou de souffrir par elles, car j'étais artiste déjà et sensitif comme tous les artistes, j'ai des souvenirs encore plus lointains que ceux-là.

Ainsi, presque un demi-siècle, vous entendez, un demi-siècle me sépare d'une fin de journée historique où, perdu par la bonne, qui sortait toujours avec moi, je dus traverser ma ville natale et rentrer seul à la fabrique, la fabrique du *Petit Chose*. J'avais cinq ans alors, et tout m'est resté de cet angoissant retour : la retraite militaire dont les tambours battaient mélancoliquement au loin.



UN GRAND FEU DE FORGE.



tain, un grand feu de forge flambant dans le bleu mourant d'un crépuscule d'été, et mes petites jambes qui se hâtaient en tremblant, talonnées par la peur et par la nuit menaçante. Puis ma joie folle en apercevant les longs murs blancs de notre maison qui se profilaient tout au bout du chemin d'Avignon; si vive, si éperdue, cette joie d'enfant, que je me vois grimpant d'un bond les trois marches de la porte d'entrée, me hissant jusqu'au heurtoir que ma petite taille pouvait à peine atteindre et, dans mon ivresse, appuyant mes lèvres avec ferveur sur le bois dur et brûlant de cette porte comme sur un visage aimé enfin retrouvé, quand je l'avais cru perdu pour toujours! Si ma sensibilité vibrait à ce point dans ma petite enfance, il est bien singulier qu'aussi peu de choses me soient restées du merveilleux voyage sur le Rhône accompli huit ou neuf ans plus tard. Je puis m'expliquer cela seulement par la préoccupation où j'étais de mon rôle d'aspirant de marine, par l'abdication de ma personnalité

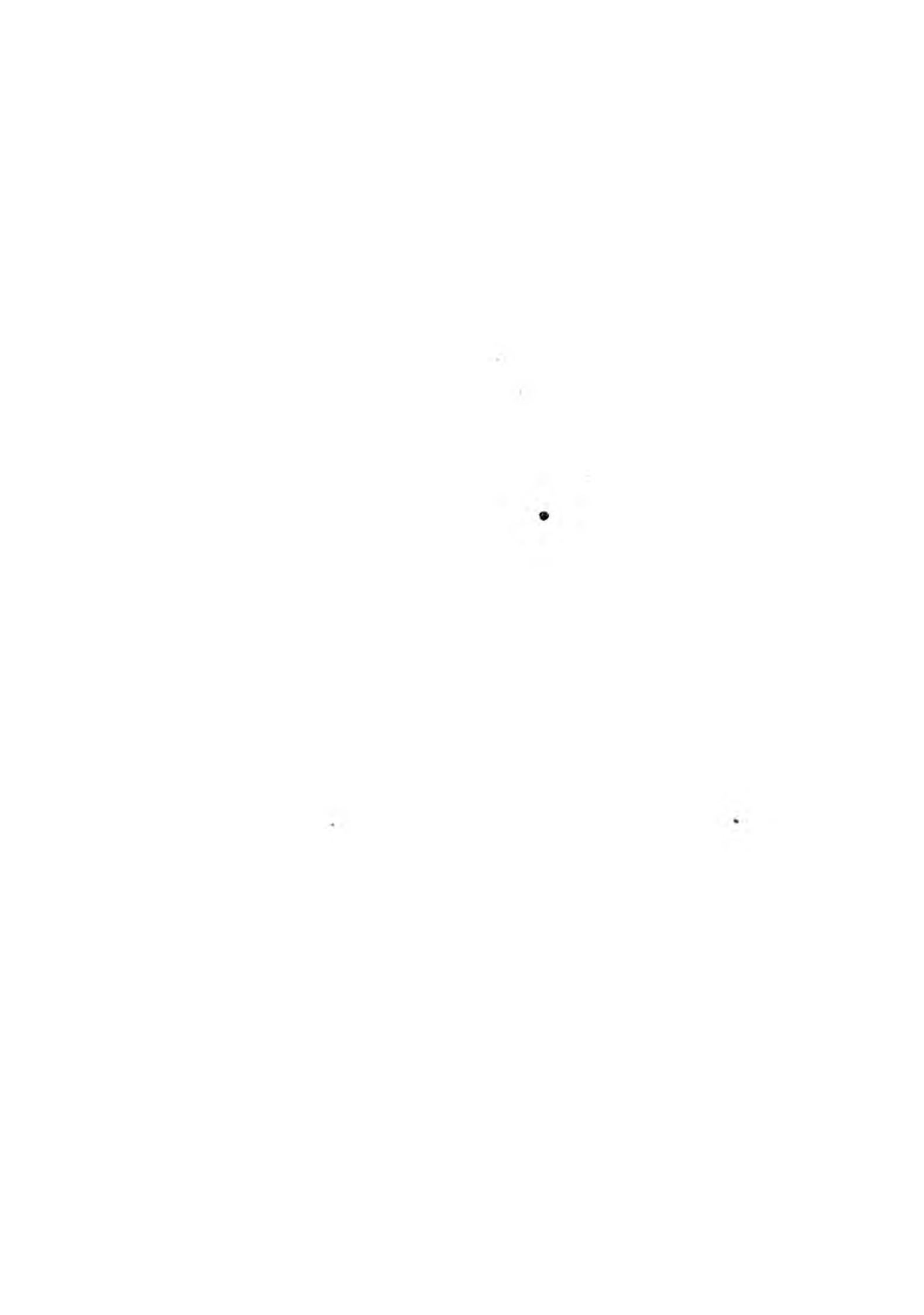


propre au
profit de celle
d'un jeune midshipman
de Varna.

Oh! mignons remparts
d'Avignon la ville sonnante,
murailles géantes du château des Papes,
toutes croustillantes de soleil, vieux pont
légendaire de Saint-Bénézet dont restent
debout seulement deux ou trois arches, et
vous tous, donjons effrités mirant dans le
flot bleu vos créneaux en dentelles, aires
ruinées à la cime des rochers riverains, châ-
teau de l'Air, tour de Châteauneuf, débris
moyenageux de la Roche-d'Aiglan, comment



ME HISSANT JUSQU'AU HEURTOIR.



ont pu rester inaperçues vos formes admirables ! pardonnez-moi d'avoir passé devant vous sans vous voir, ne songeant, au lieu d'éveiller les échos des belles chansons des Cours d'Amour, ou des grands coups d'estoc endormis dans vos pierres brûlées, ne songeant qu'à imiter la démarche du vieux loup de mer aux épaules roulantes, aux jambes écartées, et l'intonation délicieusement canaille avec laquelle mon ami Taine disait en parlant de son métier de matelot :

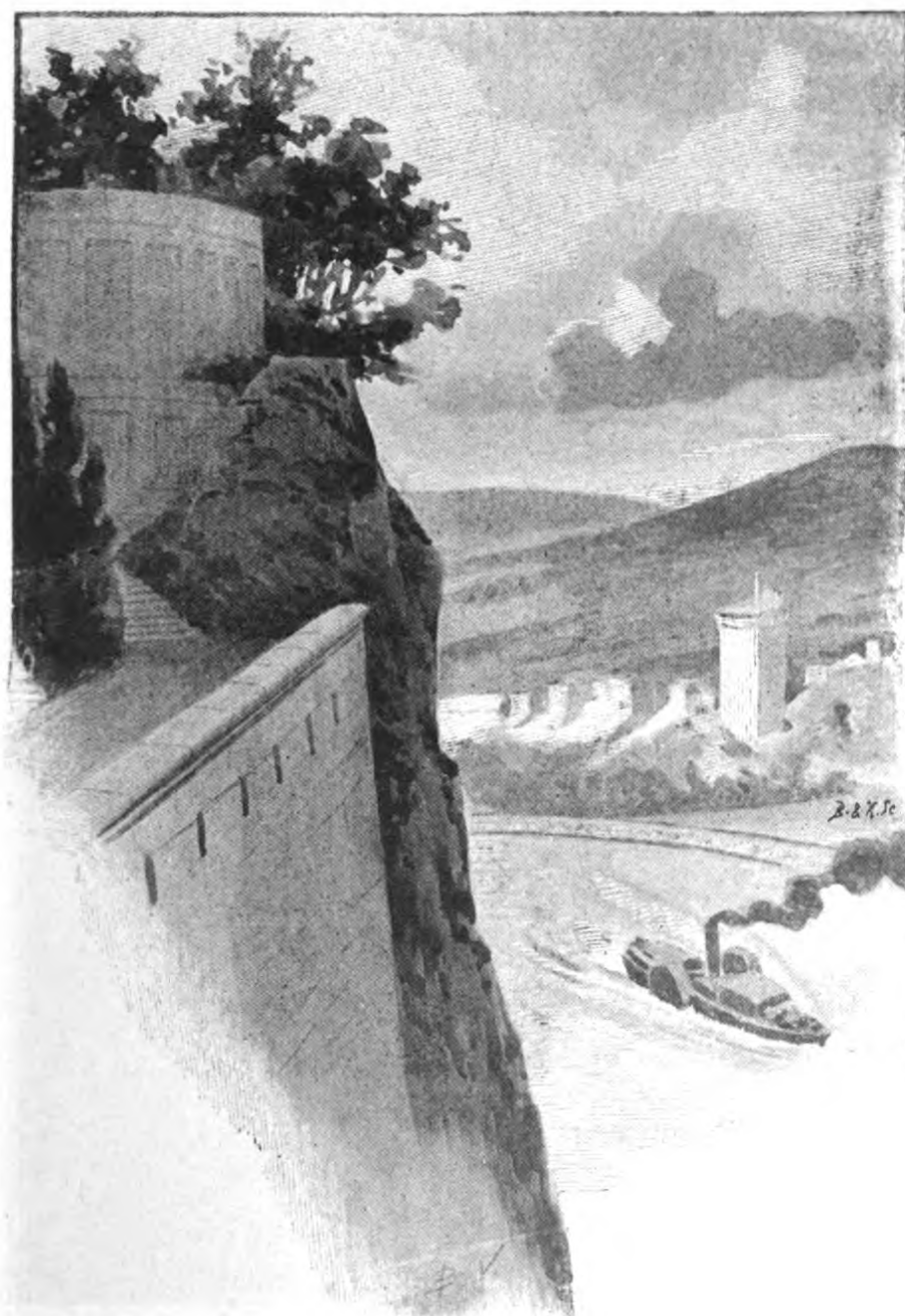
« Trop de bouillon pour si peu de viande : »

Rien qu'en vous répétant cette phrase, m'apparaît le petit bonhomme étrangement comique que j'étais dans la peau de ce personnage improvisé, avec mes membres frêles et délicats d'enfant qui n'a pas encore quitté la maison et dont la cravate a toujours été nouée par les doigts de la maman, ce petit homme s'essayant à cracher loin, à jurer, se condamnant à une gymnastique très dangereuse, marchant sur les plats bords du bateau, allant s'allonger sur le fer d'une grosse

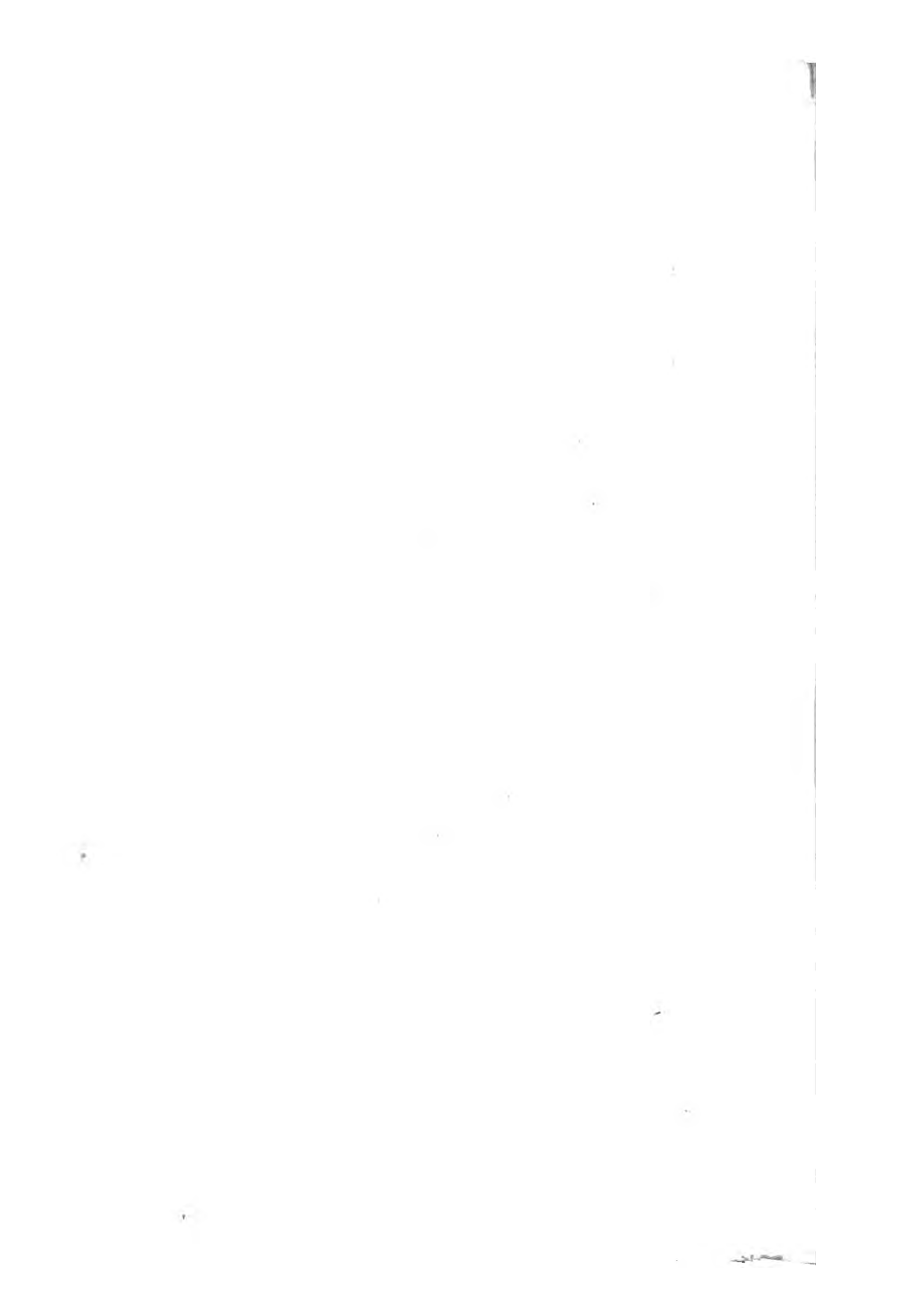
ancre de marine, à la pointe extrême de l'arrière, au risque de tomber à l'eau à la moindre secousse imprévue et de se noyer infailliblement, car les remous du Rhône sont d'une violence dangereuse.

« Oh de ce *mostre!* »

Les petits Montpelliérains que j'avais retrouvés sur le pont et qui ne nous quittaient plus, Léonce et moi, étaient pour beaucoup dans mes extravagances, avec leur cri de gobe-mouche. Mais quel bon public, crédule et enthousiaste, me faisaient tous ces artilleurs, soldats du train, zouaves, lignards, chasseurs de Vincennes, groupés autour de moi sur le gaillard d'avant où nous passions nos journées, riant à toutes mes histoires, avalant mes bourdes les plus extraordinaires sans s'apercevoir qu'ils me fournissaient eux-mêmes les éléments de mes aventures, qu'ils documentaient mes mensonges. J'avais comme première mise de fonds à mon petit commerce de blagues, les détails fournis par le camarade Taine, une topographie suffisante de



LE RHONE VU DES JARDINS DU CHATEAU DES PAPES, A AVIGNON.



Varna, de Gallipoli, trois ou quatre clichés sur le Bosphore et la Corne-d'Or; c'était un peu court comme renseignements et couleur locale, mais à chaque instant je m'enrichissais dans la causerie autour de moi.

« Dites-donc, mon officier, me disait un artilleur hâve et grelottant encore la fièvre, puisque vous étiez à Gallipoli à ces moments-là, vous vous êtes trouvé avec Canrobert.

— Ah! oui, Canrobert. Un grand brun tout chauve!

— Mais non, un petit blond avec des moustaches blondes, avec des grands cheveux, comme il n'y a que lui qui en porte dans toute l'armée.

— Ah! oui, oui, oui, des grands cheveux, des moustaches blondes, parfaitement... », et voilà mon répertoire enrichi d'un Canrobert superbe avec qui j'avais des conversations, de qui je tenais des confidences, je ne vous dis que cela.

Ici, je dois faire un aveu ; si bien disposé que fût mon auditoire, par sa naïveté, sa simplicité naturelles, j'avais cru devoir, pareil aux plus grands comédiens, me constituer, dans ce public déjà si chaud une claqué composée de quelques fanatiques auxquels je graissais la patte en dessous. Et voici comment : en quittant Beaucaire, au tout petit matin, le père ou la mère Toustain, je ne sais lequel, nous avait mis dans les mains un panier ficelé, lourd comme une bourriche, en disant : « Voyez-vous, monsieur Alphonse, sur le *Bonnardelle*, il y a bien une cuisine et même un cuisinier, mais la cuisine est si sale et le cuisinier si cher que je vous engage à vous en passer le plus possible. Prenez-leur du pain, du vin, quelque chose de chaud, le matin, si vous voulez, mais pour le reste de la route, vous trouverez ici dedans tout ce qu'il vous faudra. Et, en effet, les braves gens avaient bourré le panier de saucissons d'Arles, de boîtes de thon et d'anchois, d'olives noires ou à la picholine, avec des poivrons verts,



AU RISQUE DE TOMBER DANS LE TOURBILLON DU RHONE.

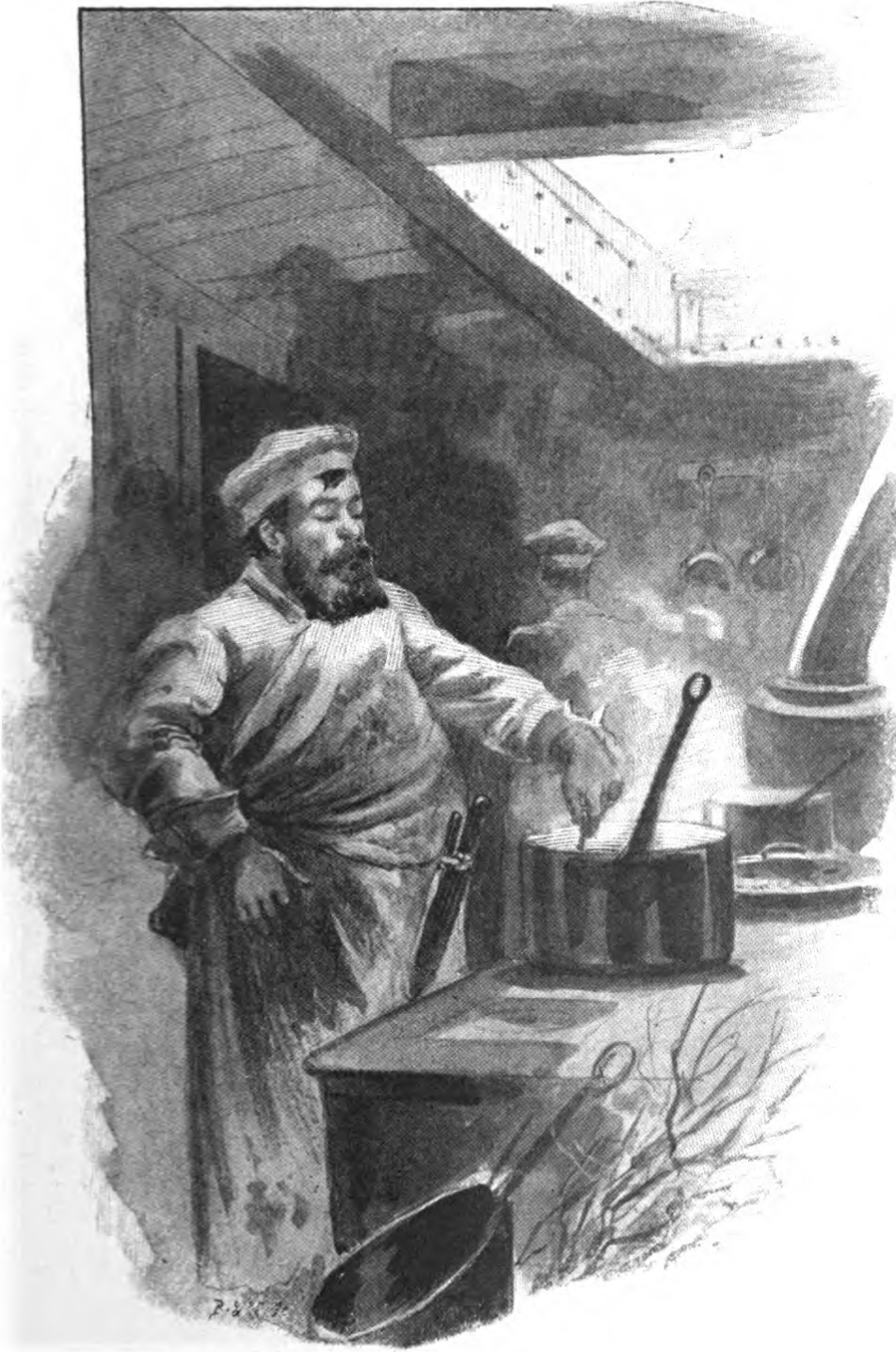
des amandes, des figues, des passerilles, toutes ces menues friandises méridionales qui régalaient un peuple plus curieux de gourmandise qu'averse de nourriture.

J'appréciais comme il faut ces repas sans viande, ces hors-d'œuvre excitants et légers, mais ma vanité l'emportant sur mes goûts naturels, je préfèrai me faire servir au salon les abominables ratatouilles du Coq, — oh! le hideux pâtissier-charbonnier, dont on voyait les mains noires essuyées sur les blancheurs douteuses de sa veste, semblables à cette main de Mahomet que j'avais contemplée sur les étendards des Turcs, là-bas, à Varna, à Gallipoli !

A ces repas, les dames de Lyon ne refusaient jamais de prendre part. Quant aux provisions du panier, je les distribuais, matin et soir, sur le gaillard d'avant, et m'assurais ainsi chaque jour de nouveaux amis et admirateurs, une claque fidèle, prête à souligner de rires et de bravos toutes les fantaisies les plus bizarres de mon imagination, car il ne faut pas que

vous vous y trompiez, mon mensonge n'avait rien de pervers ni d'utilitaire, j'étais surtout menteur par imagination, le besoin de faire vivre et gesticuler tous mes rêves de gamin. J'avais fini par me tromper moi-même et par me figurer que j'étais cet aspirant que j'aurais tant voulu être ! Du reste, ce qui doit rendre le lecteur indulgent pour mes inventions et mes fanfaronnades, c'est qu'elles ont été punies tout le temps, et que, pas un jour de ma traversée, qui en comprit quatre en tout, n'a fini sans que j'aie reçu quelque châtement mérité, quelque mistoufle exemplaire.

Il me revient tout juste à l'esprit quatre aventures, quatre épisodes néfastes que je vais vous raconter, en toute franchise, dont je garantis l'authenticité, et qui se détachent en lumière vive sur le brouillard, sur l'obscurité lointaine de ma mémoire.



OH! LE HIDEUX PATISSIER-CHARBONNIER.

V

Premier épisode. — Où était-ce? Impossible de me souvenir de l'endroit, de son nom, ni de sa topographie. Je sais seulement que nous étions encore dans le Midi, car la nuit était chaude et le ciel d'une limpidité, d'un bleu profond, criblé d'innombrables étoiles. En outre, le rivage présentait des coteaux de vignes mais de vignes taillées bas comme chez nous, et des plants de figuiers qu'on ne trouve plus au-dessus d'une certaine zone. Le *Bonnardelle* s'était rangé au quai, le soir venu, car la navigation du Rhône, avec son courant farouche, ses passes innombrables et dangereuses, est impraticable de nuit. Toute liberté était laissée aux voyageurs de descendre à terre, à la condition de se retrouver à bord vers cinq heures du matin pour le départ.

Fatigué de toujours parler, de raconter les aventures de mer dont ma mémoire enfantine

était bourrée, j'avais entraîné dans les champs avec moi tout mon auditoire habituel d'artilleurs, de zouaves, de chasseurs de Vincennes. C'étaient des gens du Nord pour qui tout semblait nouveau dans le pays, la façon de faire les meules, de semer, de traiter la vigne. Ils avaient pourtant traversé ces plaines pour aller là-bas, vers la Crimée, en chemin de fer, avec leurs pauvres yeux de Dumanet qui ne voient rien, qui ne regardent rien et rapportent d'un voyage autour du monde seulement des souvenirs de jours de « bloc », de « rabiote », ou de quelque malaise à l'hôpital. Il n'est pas étonnant de leur entendre tenir des propos tels que ceux-ci : « A Jérusalem, il y avait un nommé Bidoux qui a pris la cuillère du sergent et ne l'a rendue qu'à Jaffa, ce qui a fait des affaires. — A Gallipoli, le capitaine m'a flanqué trois jours de consigne. » Ou bien ils écrivaient ainsi :

Constantinople, 2 septembre. — Bivouaqué tout le jour devant la mosquée de Sainte-Sophie. C'est Brevet qui était de semaine.



LE « BONNARDELLE » S'ÉTAIT RANGÉ AU QUAI LE SOIR VENU.

Mangé un rata de mouton aux fayots et aux tomates. Épatant !

Damas, 6 octobre. — De grand'garde dans les lauriers roses. Perdu ma brosse à cirage. Deux jours de bloc..., et ainsi de suite.

Donc, un soir, pendant que deux hommes de quart veillaient sur le pont éclairé d'un énorme fanal rouge, jusqu'à cinq heures du matin où la cloche placée à l'avant du bateau sonnait l'embarquement et le départ, j'avais entraîné toute ma suite de chasseurs de Vincennes, d'artilleurs et de zouaves dans une aventureuse expédition que je qualifiais, à l'Algérienne, du nom de « razzia » et qui avait pour but de faire savourer à mes pauvres troupiers convalescents ces grappes noires, énormes, comme un pays de Chanaan, ces figues, ces jujubes, dont les longues baies rouges dansent dans la pâle verdure des branches, et qui excitaient leur envie fiévreuse et leur imagination décuplée par ma verve méridionale.

Je ne sais combien dura notre expédition, à quelle heure fut le départ, à quelle heure le

retour. J'ai seulement le souvenir d'un clocher invisible sonnait au lointain et de quelques lumières qui clignotaient devant nous sur la hauteur, subitement éteintes. Tout dormait. De temps en temps, un appel de chouette, un caillou roulant sous nos pieds dans les chemins montants et ravinés, ou encore le rire étouffé de l'un de nos compagnons, auxquels j'avais recommandé le plus absolu silence, moi, le chef.

Le chapeau sur l'oreille, un souple et cinglant cep de vigne à la main en signe de commandement, je marchais à la tête de la troupe ; Léonce, près de moi, suivait un peu en arrière, silencieux et léger comme mon ombre. Étrange, ce petit Léonce. Ardent, hardi, prêt à partager toutes mes folies, toutes mes fantaisies, il gardait en toute occasion, dans la pâleur de sa jolie figure, aux yeux de fièvre, ce mystérieux sourire en coin, d'une amertume, d'une mélancolie de pressentiment si singulière ! Oh ! qu'il m'a troublé et intrigué longtemps ce sourire de mon ami, jusqu'au jour



BIVOUAQUÉ TOUT LE JOUR DEVANT LA MOSQUÉE DE SAINTE-SOPHIE.

où il me fut permis de le comprendre — mais nous ne sommes pas encore à ce jour sinistre. Sachez seulement que si je ne parle pas plus souvent de ce gentil compagnon, c'est un peu sa faute. Lui, non plus, ne parlait guère : il appartenait à cette race de méridionaux silencieux que j'ai déjà signalée, plus impétueux, plus violents, plus mobiles encore que tous les autres, parce qu'ils n'ont pas l'éloquence pour exutoire, pour soupape de sûreté. D'une imagination dévorante, les rêves, les projets insensés que mon cousin Léonce ruminait sans cesse, même à cet âge, ne se trahissaient que par un geste, un mot, jeté brusquement et dont il ne donnait jamais l'explication. Je me rappelle qu'une nuit, au cours de notre beau voyage vers Lyon, étendus sur le pont tous les deux, nos fronts levés au ciel, nos mains croisées derrière la tête, je l'entendis murmurer à mi-voix, comme en extase : « Oh ! les îles Borromées... » Tout de suite, je crus voir les étoiles s'enfler, s'allonger, ruisseler en larmes, sans que j'aie su pourquoi, pas plus



qu'il ne savait lui-même comment lui venait cet appel aux îles embaumées des lacs italiens.

Par exemple, la nuit de notre expédition, ni Léonce ni moi n'étions dans des dispositions assez poétiques pour nous émouvoir de si peu. Nous avons l'un et l'autre des âmes et des tournures de forbans, de vrais forbans, suivis d'autres forbans que nous menions à l'assaut des vignes, à la conquête des figuiers.



LE CHAPEAU SUR L'OREILLE, JE MARCHAIS A LA TÊTE

« Des muscats, mes enfants, ce sont des muscats », m'écriai-je tout à coup, en me relevant, une grappe dans chaque main, et je n'avais pas fini ma phrase que toute la vigne était ravagée comme si un nuage de saute-relles venait de crever dessus. On entendait dans l'ombre des exclamations étranglées : « Maladie, que c'est bon !... quel sucre ! » et les grains savoureux et durs qui craquaient sous la dent ! Plus loin, Léonce, grimpé sur un figuier, jetait dans les képis et les chéchias (bonnets rouges des zouaves) tendus vers lui des poignées de grosses figues à chairs saignantes dont nos troupiers ne se rassasiaient pas, mais auxquelles nous autres du Midi nous préférions les figues blanquettes et les bourgassots, toutes petites et juteuses, vrais sachets de soleil dans leur peau fripée et fine comme de la peau de Suède.

« Mais où les trouve-t-on ces figues merveilleuses que vous dites, mon officier?... Il n'y en a donc pas par ici ? »

Juste au moment où l'un de mes zouzous

me jetait cette question, nous longions un vieux mur décrépît, tout mangé d'herbes et de ronces, dont la crête, éboulée çà et là, laissait voir dans une cour de mas, au sol battu, de ces grandes claies de roseaux, que nos paysans appellent des canisses et sur lesquelles séchaient des milliers de blanquettes pour l'hiver. D'un geste de mon cep de vigne je les montrai aux zouaves et, joignant l'action à la parole, je sautai par-dessus le mur avec ce cri : « A l'abordage ! » Jour de Dieu, quelle pillerie ! On s'emplissait les mains, les bouches, les képis, les poches. Soudain, les flammes jaunes de deux ou trois falots se balançant tout près de terre trouèrent l'ombre profonde de la cour, en même temps que des voix furieuses nous menaçaient et excitaient contre nous deux grands chiens de montagne aboyants et bondissants !

Il fallait voir l'officier de marine sauter par-dessus la muraille, tous les troupiers sur ses talons ! L'obscurité, l'inconnu des chemins nous gênaient pour courir ; et si l'ennemi ne



MALADIE, QUE C'EST BON!...

nous mit pas la main dessus tout de suite, c'est qu'il nous devina trop nombreux et qu'averti du rapatriement des soldats par le *Bonnardelle*, il savait toujours où nous prendre, le lendemain matin.

A bord, quand nous rentrâmes haletants et suants, les feux étaient éteints, tout le monde endormi, excepté les deux hommes de quart et les deux petits Montpelliérains qui n'ayant osé nous accompagner, par caponnerie, épiaient notre retour, avec un vague espoir de catastrophe. « Oh ! de ces *mostres* ! de ces *mostres* !... » disaient à l'unisson leurs voix naïvement envieuses, pendant que je leur chuchotais dans un coin obscur du salon le récit déjà très enjolivé de nos aventures et que nous entendions les troupiers rentrer les uns après les autres en s'esclaffant, gagner l'avant sur la pointe du pied, comme des écoliers qui se glissent dans le dortoir après une escapade nocturne.... Mais notre réveil le lendemain, bon Dieu ! A cinq heures, encore enveloppée des brumes blan-

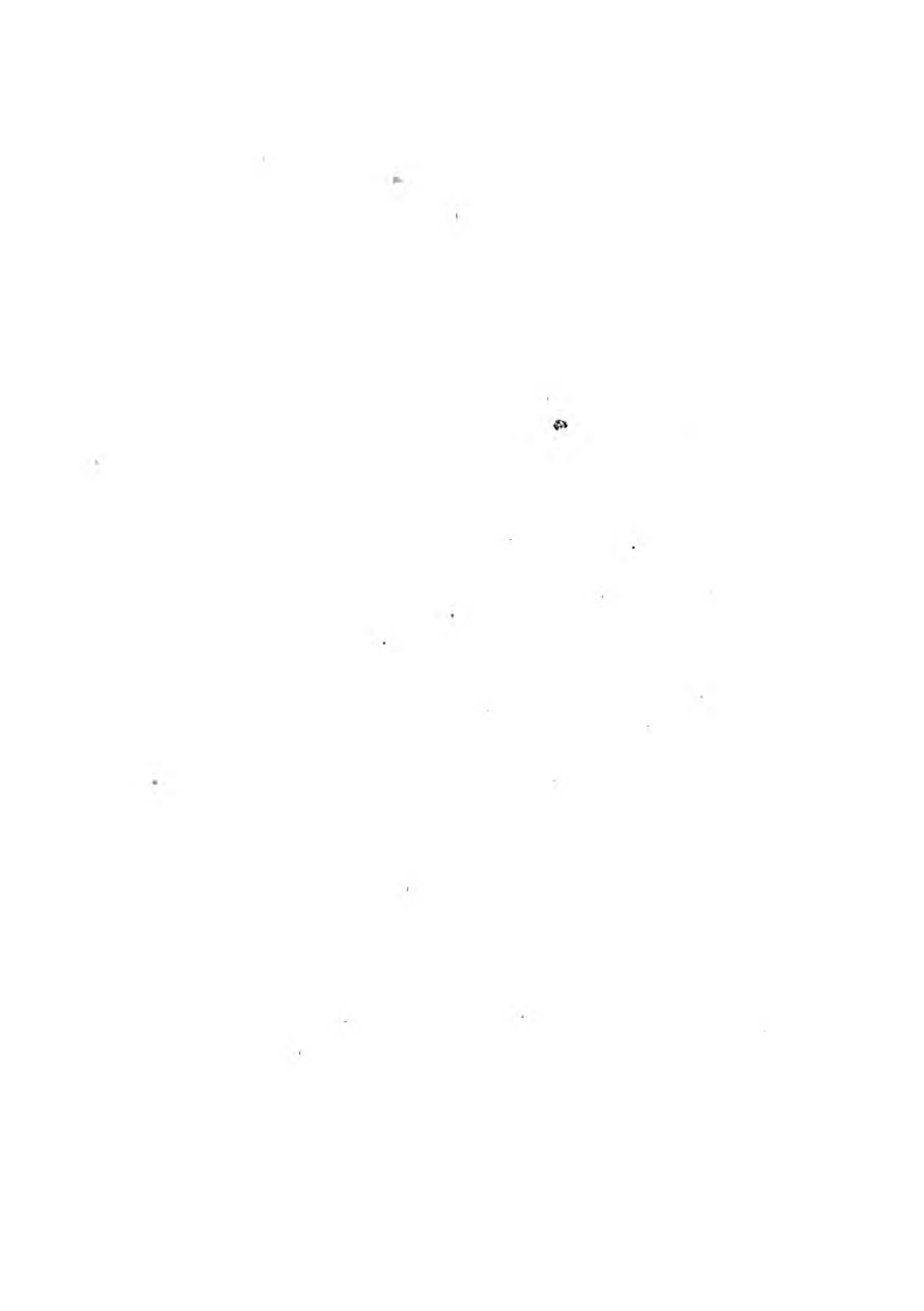
ches du fleuve, la cloche avait sonné ainsi que d'habitude. Les yeux entr'ouverts une



minute, je me disposais à les refermer en écoutant les dernières vibrations sonores sur le tremplin de l'eau courante, et songeais en moi-même avec délices : « Tu as encore



FIGUES A CHAIRS SAIGNANTES DONT NCS TROUPIERS.

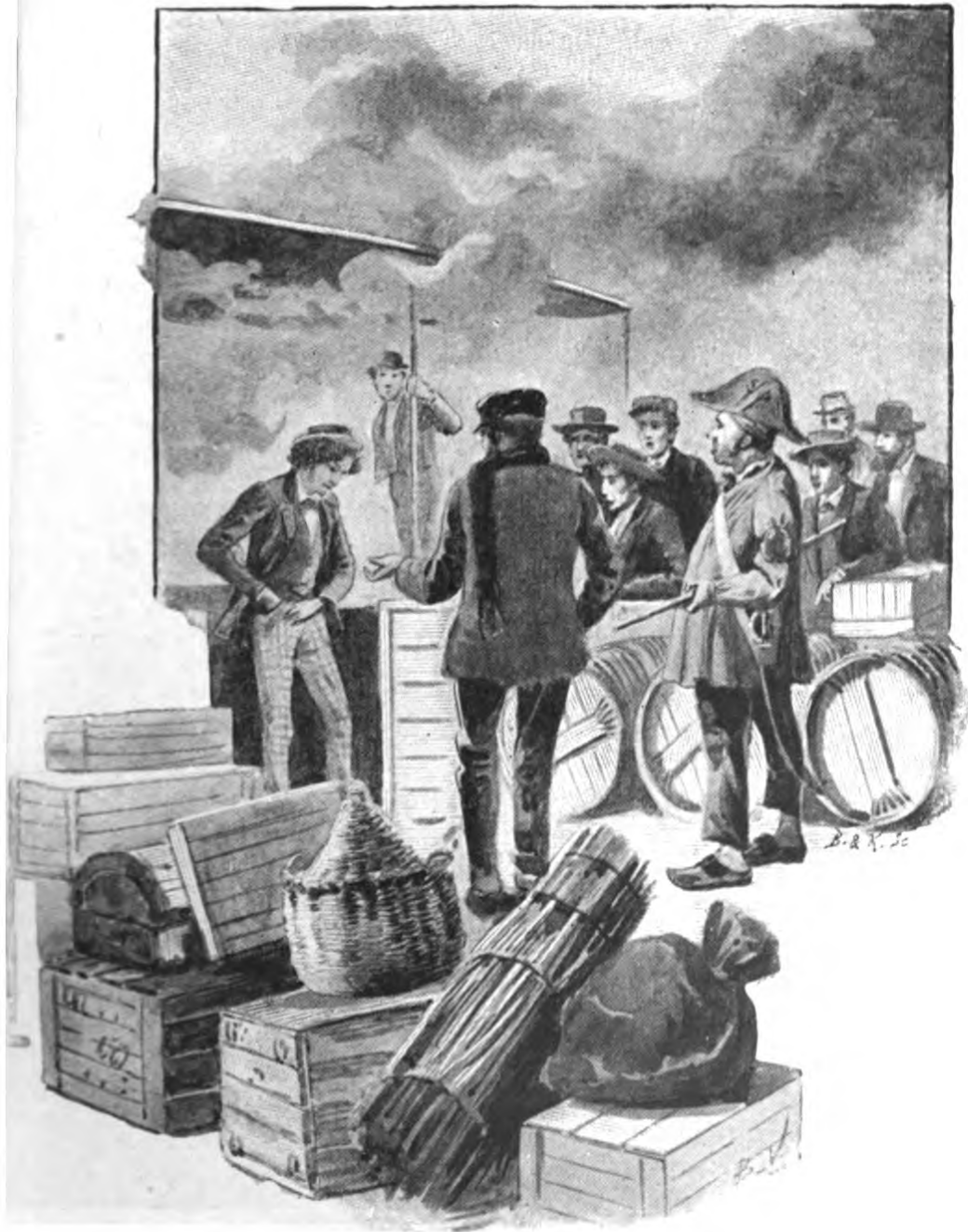


deux bonnes heures de sommeil devant toi... », lorsque, à ma grande surprise, le *Bonnardelle*, au lieu de quitter le rivage, sitôt le dernier coup, se tint immobile au ras du quai. Des pas couraient sur le pont, des éclats de voix irritées, brutales m'arrivaient à travers les cloisons. Que se passait-il donc ? Ces voix vengeresses, il me semblait déjà les avoir entendues, il n'y avait pas longtemps, tout au bout d'une grande cour noire. Sans doute les voleurs de figues étaient découverts et l'on venait leur réclamer le prix d'un nombre incalculable de *bourgassots*. Je n'en doutai plus quand par la porte du salon entre-bâillée un homme jeta mon nom. Le capitaine Reboul me pria de venir lui parler tout de suite. Pas commode, le capitaine ! Encore plus brutal, sauvage qu'à notre dernière rencontre. De sa casquette en peau de lapin aux oreilles rabattues, jaillissaient les flèches de ses petits yeux, sa barbe rousse, toute retroussée, et d'épouvantables jurons en langue marseillaise. A force de crier, sa voix

n'était plus qu'un rôle. Mais plus impressionnantes encore que sa colère m'apparaissaient les mines blafardes, chassieuses et piteuses de ces malheureux troupiers, brusquement arrachés au sommeil pour comparaître en face de cet énergumène et subir les revendications d'un garde champêtre, avec plaque, sabre et képi galonné, venant réclamer justice au nom de sa commune mise à sac.

Me voyant émerger à mi-corps de l'écou-tille, le père Reboul se tourna vers moi violemment.

« Ah ! vous voilà, vous.... Alors c'est vous qu'ils appellent l'officier?... Officier de quoi, Je vous demande... Eh bien, il est propre l'officier !... Abuser de la naïveté de ces pauvres diables pour leur faire croire que les figues, les raisins, les jujubés, les grenades sont à la disposition du premier passant venu. Si ce n'est pas honteux !... Vous savez que je viens d'en payer pour vingt-deux francs cinquante centimes, et encore le brave Mitifio, dit Pistolet, que je connais depuis l'enfance, m'a



C'EST ÉGAL.... SI VOUS AVEZ PRIS LE BATEAU DU RHÔNE
PAR ÉCONOMIE



passé la chose au meilleur compte.... Vingt-deux francs cinquante centimes, vous entendez! vingt-deux francs cinquante !... »

L'élève de Varna releva la tête et portant fièrement la main à son gilet :

« Je ne demande qu'à vous rembourser, monsieur le capitaine.

— Je n'en doute pas, jeune homme », dit le père Reboul, subitement radouci, car il avait craint un moment de ne pas rentrer dans ses fonds, les passagers des « premières » à bord du *Bonnardelle* n'étant en général guère plus argentés que ceux du pont.

« C'est égal, ajouta-t-il d'un ton de blague, si vous avez pris le bateau du Rhône par économie, avec quelques soirées de ce genre, votre place risque de vous coûter plus cher qu'un wagon. »

Au fond, j'étais tout à fait de son avis, moi qui savais combien mes chers parents avaient dû faire effort pour mettre quelques louis dans ma poche. Mais comment convenir d'une

pareille détresse devant les Montpelliérains, les deux Lyonnaises, l'Anglais et ses pousins, tous curieusement échelonnés autour de moi sur les marches étroites de l'escalier du salon. Vanité des vanités ! Dire que pour entendre encore les murmures d'admiration dont les militaires avaient salué au passage les vingt-deux francs cinquante centimes et le geste emphatique qui les tendait au capitaine, j'en aurais, je crois bien, donné deux fois autant.

Soudain, l'avant sonna un second coup, le bon, celui-là. La sirène mugit. Des paquets d'écume blanche tourbillonnèrent sous les roues du navire « Zou ! En route ! » cria la voix enrouée du capitaine : et le village s'éloigna rapetissé, emportant ses champs de mûriers et d'arbres à fruits déjà tout embrasés de soleil, tout secoués de la crécelle des cigales, sous la garde de Pistolet qui remontait un petit chemin entre les vignes, le dos courbé, le pas allègre, faisant sonner mon argent dans ses deux mains.



SOUS LA GARDE DE PISTOLET QUI REMONTAIT UN PETIT CHEMIN.



IV

(Suite)

Deuxième épisode :
Encore un épisode
de nuit et dans un ca-
dre aussi vague que
le premier. Seule-
ment, il me semble que le rivage est en

pierre rouge, et que de grands bateaux qu'on charge de cette pierre s'alignent au bord du Rhône, empêchant le *Bonnardelle* d'approcher. Pour descendre à terre, nous traversons de longues planches jetées sur ces bateaux. J'ai aussi la sensation que nous ne sommes plus dans le Midi ; la soirée est plus fraîche, le bleu de la nuit moins profond, et mon héroïne, car dans cet épisode j'ai une héroïne, n'a plus le hennin provençal au sommet de la tête ni la coiffe contadine à trois pièces, que portait Laure de Noves, la Laure de Pétrarque et qu'on retrouve à Orange, au Pont-Saint-Esprit et jusqu'à Montélimar. Quelle coiffure avait-elle donc sur ses cheveux noirs, la jolie fille qui servait à l'auberge où l'aspirant de marine entra un soir suivi de sa bande accoutumée ? Après des années et des années, je le revois, ce petit bonnet d'indienne, avec les deux brides flottant en banderoles derrière la svelte et vive créature au teint de bistre, au cou découvert, à la taille élégante des filles de la



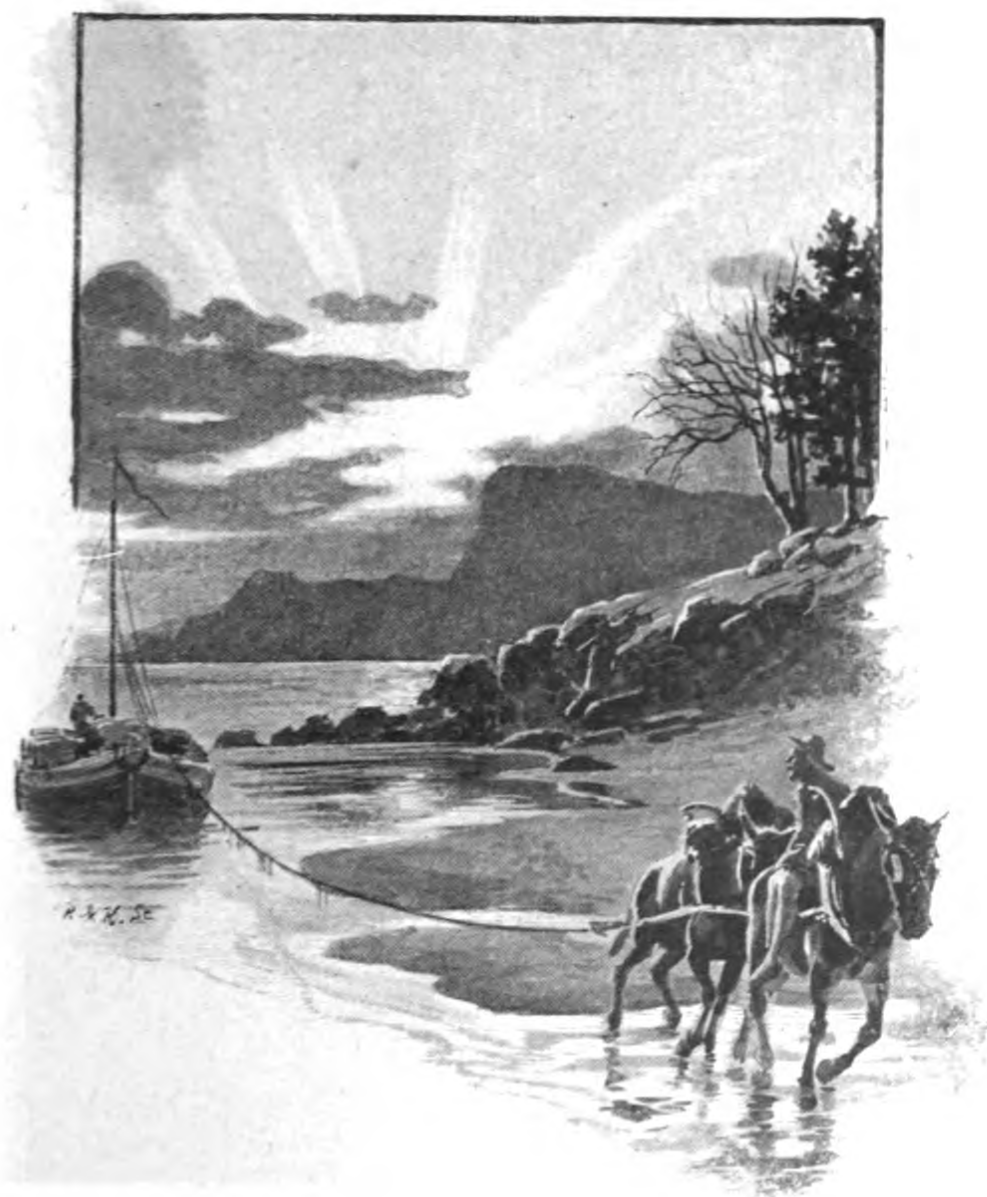
CARRIERS ET MARINIERS DONT LES FACES HALÉES...

vallée du Rhône. Je revois aussi la salle basse, pleine de carriers et de mariniers dont les faces hâlées s'éclairaient en-dessous de chandelles fumeuses à même les tables empoissées. A l'entrée des pantalons rouges, commandés par ce drôle de petit homme, le chapeau casseur sur l'oreille, son cache-nez en bandoulière, les carriers, race violente et dure, commencèrent à grogner, à s'étaler sur les bancs pour nous empêcher de nous asseoir, mais les mariniers nous firent place.

Il n'y a pas de meilleurs garçons que ces mariniers du Rhône, aux regards francs et pétillants comme le vin blanc de Condrieu, pays riverain du grand fleuve et dont ils sont presque tous originaires. Pendant le voyage du *Bonnardelle*, je m'amusais chaque jour à suivre l'existence de ces hommes remontant le Rhône à côté de nous. Assis, les jambes nues sur la mule de tête, je les voyais guidant par des gués invisibles la file des bêtes robustes qui halaient à la corde d'énormes péniches chargées de tonneaux de vin

et de pierres de taille. De temps à autre, celui d'entre eux qui tenait la barre commandait d'une voix sonore, selon que l'on allait à droite ou à gauche : « *Emperi!... Riaume!...* Empire... Royaume », ce qui, pour nos marinières, signifie « Bâbord » et « Tribord », de l'antique appellation dont ils désignaient au moyen âge la rive du royaume d'Arles et celle de l'empire d'Allemagne. Oh ! la magie de ces syllabes provençales qui, depuis six cents ans, sonnent toujours les mêmes dans le vent du Rhône. Encore aujourd'hui, quand je les entends, car la marine s'en sert toujours, c'est pour moi la même émotion et comme un agrandissement du paysage.

Quelle impression ai-je dû faire, ce soir-là, sur tous ces braves gens, avec mes airs de chérubin impertinent et mes histoires à dormir debout ? Comment un de ces colosses n'a-t-il pas pris, écrasé entre deux doigts ce moucheron fatigant, jamais en place, ne cessant de bourdonner et de tournoyer entre les tables ? Sans doute ma qualité de futur



A SUIVRE L'EXISTENCE DE CES HOMMES REMONTANT LE RHÔNE.

officier, les récits que leur faisaient à voix basse les zouaves et les artilleurs, compagnons et témoins de mes aventures à Varna



et à Gallipoli, car ils arrivaient à croire que nous nous étions battus là-bas ensemble : toute cette légende glorieuse et menteuse dont je marchais enveloppé, me donnait un prestige extraordinaire à leurs yeux. Et c'est à cela que j'ai dû de ne pas me faire casser

les os avant la fin de la soirée par quelque brutal et jaloux câlineur de la jolie demoiselle que je poursuivais d'un flirt passionné. Cette jeune fille, nièce de l'aubergiste, s'égayait infiniment de mes marivaudages, de ma petite taille, de mes airs de bambin amoureux. Je l'entendais dire aux mariniers en parlant de moi : « Il semble un enfant de prince » ; et ses yeux clairs me regardaient avec un rire d'étonnement qui m'excitait à la poursuivre, à la taquiner, comme si elle aussi avait crié « Oh ! de ce *mostre* ! » ainsi que les petits Montpelliérains.

Un vrai monstre, en effet, si l'on avait pris au sérieux ma façon de lui envoyer des baisers, de lui murmurer : « Que vous êtes belle, ma chère enfant !... et que je vous aime ! Mais où pourrais-je vous le dire plus librement qu'ici ? »

Elle ne me répondait pas. Tout ce que je pus savoir c'est qu'elle ne sortait jamais seule, et que sa chambre, la dernière allumée de la maison, se trouvait au premier étage,

juste au-dessus de l'entrée de l'auberge. Et cela me suffit pour improviser les détails



d'une aventure imaginée et toute menteuse.

Ici, j'arrive aux aveux les plus pénibles. Rien ne me serait plus facile que d'invoquer une défaillance de mémoire, un de ces inter-

valles, de ces blancs comme il y en a déjà tant dans ce récit.

Mais non, j'ai promis d'être sincère, et, quoi qu'il puisse en coûter à mon amour-propre, je le serai....

Donc, la soirée finie, le cabaret fermé, nous retournions vers le bateau en chantant une chanson de marinier que nos nouveaux amis venaient de nous apprendre :

... Laissez-les passer,
C'est des mariniers,
Il en viendra bien d'autres
Du beau pays d'Anjou,
Qui n' paieront rien et cass'ront tout
Eh oui! Eh oui!
Et zist! et zest!!
Et c'est un pouf!
Et n'y a pas de pouf!
Et allons donc!
Quant à de l'argent, Madelon,
Nous t'en collerons
Quand nous en aurons.

Tout à coup, au moment de mettre le pied sur la passerelle, le démon enfantin de la vanité me tira sournoisement par la manche et

me suggéra le plus abominable des projets.

« Voici ce dont il s'agit », dis-je tout bas à Léonce et à deux artilleurs de la garde restés en arrière avec moi. — C'étaient mes deux fidèles, mes intimes, mes cardaches, comme on dit chez nous, ceux de la bande à qui je faisais la distribution la plus large de mes saucissons d'Arles et de mes terrines d'anchois. — « Voici : je suis fou de cette petite. » Et je leur confiai sous le plus grand secret, et d'homme à homme, les précieux renseignements que Léandre avait obtenus d'Héro sur cette fenêtre, la dernière allumée, au premier étage, juste au-dessus de la branche de houx qui décorait la porte de l'auberge.

« Saprissi ! mon officier, mais c'est un vrai rendez-vous qu'elle vous a donné », me répondirent mes artilleurs dont les yeux reluisaient de plaisir et d'envie. Et me prenant chacun par un bras : « Allons-y gaiement. Nous vous ferons la courte échelle. » Léonce, lui qui connaissait à fond l'innocence de son pauvre

petit cousin, s'épouvantait de l'aventure et faisait tout pour m'en détourner. Moi-même, à mesure que j'approchais, je prévoyais mille dangers, j'avais peur. Si son oncle nous surprenait, je ne pèserais pas plus lourd aux mains velues du cyclope qu'un petit caillou blanc dans une fronde ! Mais ce qui m'effrayait bien autrement que l'oncle de la *petite*, elle avait la tête de plus que moi, « la petite », c'était l'idée de me trouver seul avec elle. Que lui dire ? Comment m'y prendre ? et les artilleurs auraient bien ri, eux qui me pensaient un précoce lovelace, s'ils s'étaient doutés de mon ingénuité et des phrases imbéciles que je préparais dans ma tête tout en marchant.

« Où allez-vous donc, mon officier ?... Mais nous y sommes ! » me chuchota subitement un de mes compagnons. J'étais tellement préoccupé de mon personnage et cette petite ruelle était si sombre, que j'avais passé devant l'auberge sans l'apercevoir. Pourtant une lumière brillait juste à l'étage. La petite



JE ME HISSAI AU SOMMET DE CETTE ÉCHELLE VIVANTE

m'attendait. « Que le diable l'emporte ! » pensai-je au fond de moi-même en maudissant ma bonne fortune ; mais à l'âge que j'avais alors, la vanité fait des héros.

« Laisse-moi donc tranquille », dis-je tout bas à Léonce qui s'accrochait désespérément à mon « highlander », ainsi que j'appelais mon cache-nez. Et le plus robuste des deux artilleurs calant sa tête contre la muraille, l'autre à califourchon sur son dos, je me hissai avec effort au sommet de cette échelle vivante, secouant au passage l'énorme branche de houx, toute pleine de poussière et de piquants. Arrivé là, je m'arrêtai un instant pour reprendre mon souffle et laisser s'apaiser mon pauvre cœur qui battait à grands coups. Rien ne bougeait dans la maison dont la façade se dressait toute noire et rébarbative, hormis le carré de lumière silencieuse, immobile au-dessus de ma tête. Inquiet, je songeais : « Est-ce bien sa chambre ? » Mais je ne pouvais m'en assurer, mes mains seules atteignant le rebord extérieur de la fenêtre

trop étroit pour leur servir d'appui. J'avais cependant l'impression qu'une ombre passait par moments contre la vitre, que quelqu'un respirait près, tout près de moi. Si c'était la petite, pourquoi n'ouvrait-elle pas ? Et si elle n'avait rien entendu, comment lui signaler ma présence sans prévenir l'oncle en même temps ?... Ajoutez que j'étais loin d'avoir toutes mes aises en haut de cette pyramide humaine qui tanguait, roulait sous mes pieds, comme une bouée par grosse mer.

Ah ! il en faut du biceps et du jarret et du courage pour faire un bon héros de roman. Deux ou trois fois je toussai tout bas d'abord, puis un peu plus haut. Pas de réponse. « Êtes-vous là, chère enfant ? » Rien encore. Alors, d'un élan suprême, au risque de chavirer tout mon échafaudage, je décrochai une de mes mains et parvins à égratigner légèrement la vitre. Cette fois l'espagnolette grinça, la fenêtre s'ouvrait. « C'est moi, n'ayez pas peur », murmurai-je en essayant, maintenant que mes mains avaient



MON ÉCHELLE D'ARTILLEURS S'ÉCROULAIT.



plus de prise, de me hisser jusque dans la chambre, jusque vers l'enfant qui n'avait pas peur, oh! non, pas du tout! « Attention! » cria Léonce, le seul de nous tous qui voyait ce qui se passait. En même temps, je me sentais harponné, soulevé vigoureusement par les cheveux, et l'oncle de ma bien-aimée, après m'avoir appliqué une gifle formidable, me laissait choir à bout de bras sur mon échelle d'artilleurs qui s'écroutait en deux morceaux.

Il y a une Providence spéciale pour la jeunesse. Dix minutes après, je me glissais avec mon cousin dans le salon du *Bonnardelle*, un peu moulu, mais sans rien de cassé, et si je fus long à m'endormir cette nuit-là, c'est à l'idée que mon amoureuse, pour se moquer de moi, m'avait donné rendez-vous dans la chambre de son oncle. Je trouvais la plaisanterie d'un goût douteux.

IV

(Suite)

Troisième épisode.

Celle de Léonce s'appelait Mme Brouillard, ce qui est bien lyonnais. La Mienne, ne portant pas sans doute un nom aussi pittoresque, a laissé moins de traces dans mon souvenir. Nous l'appellerons, si vous voulez, l'amie de Mme Brouillard, car ces dames voyageaient ensemble et ne se quittaient que rarement....

De quelles dames est-il donc question ?

Mais des deux passagères du *Bonnardelle*, que j'avais négligées d'abord pour mes troupiers du gaillard d'avant, mais auxquelles j'étais revenu à la suite de ma mésaventure amoureuse, dont les artilleurs devaient régaler l'avant-pont....

Avec son accent lyonnais, traînard et mou, ses yeux langoureux, ses airs penchés de

vignette de romance, Mme Brouillard m'aurait certainement mieux convenu que la



Mienne, joyeuse commère, accorte et délurée, la langue trop longue et le nez trop court. Mais ces choses ne se commandent pas. Dès qu'on eut appris au salon que nous

étions élèves de l'École de marine, à la veille de passer aspirants, ce qui, vis-à-vis de ces dames, nous valait quasiment une paire de moustaches, c'est Léonce que Mme Brouillard trouva charmant, d'une grâce fatale et ténébreuse, tandis que mes allures loup de mer et casse-cou plaisaient davantage à son amie.

Le temps se maintenant au beau, un ciel adorablement bleu continuant à se mirer dans le fleuve toujours limpide, ces dames, excepté aux heures de grand soleil, passaient la journée sur un banc, à l'arrière, occupées à de petits ouvrages de femme, et regardant les rives du Rhône se dévider à leurs pieds tout doucement, comme leurs pelotons de soie changeante. C'est à leurs pieds aussi que mon cousin et moi, étendus sur une couverture, en des poses troubadouresques, nous échangeions avec elles des doux propos et des regards pleins de promesses.

Malheureusement mon cousin, je crois l'avoir dit, manquait tout à fait d'éloquence.

Mme Brouillard s'en plaignait, mais j'expliquais cela très bien par un extraordinaire roman chuchoté dans l'oreille de ces dames, pendant que Léonce, rêveur, s'accoudait au bastingage. Il s'agissait, nous en avons si souvent ri depuis que je me le rappelle encore, le roman de Léonce, il s'agissait de la fille d'un riche Arménien de Péra qui, à la veille de se marier avec un pacha très illustre, favori du sultan, général en chef de sa cavalerie légère, s'était éprise de mon beau cousin pour l'avoir vu, un soir, valser à l'ambassade de France. Regards échangés, selams, lettres embrasantes, — il y avait eu des lettres, par malheur, — et voilà qu'un matin, juste le jour projeté pour son enlèvement, la pauvre Namouna avait été trouvée décapitée dans son lit, le kandjiair de son fiancé, un kandjiair à poignée d'or et de rubis, resté sur l'oreiller inondé de sang à côté d'elle. A la suite de ce drame, Léonce, désespéré, s'était jeté deux fois dans le Bosphore, d'où j'avais eu toutes les peines du monde à le

repêcher et, depuis, chargé par ses parents et le capitaine de vaisseau directeur de notre école de le promener, de le distraire, je remplissais ma tâche de mon mieux. Mais rien ne pouvait l'arracher à ses souvenirs : le malheureux allait à travers la vie avec un kandjiar dans le cœur. « Si vous voulez tirer de lui quelques paroles, chère madame — c'est à la petite Mme Brouillard que ceci s'adressait — vous n'avez qu'à lui prendre les mains et lui dire : « Parlons un peu de « Namouna. » Alors vous m'en donnerez des nouvelles de cet éternel silencieux. »

Très spontanée et très naïve, la Lyonnaise, sitôt mon histoire finie, s'approcha de Léonce, toujours à la même place, le profil immobile et songeur. « Parlons un peu de Namouna, voulez-vous ? » lui demanda-t-elle d'une voix émue. Comme je n'avais eu le temps de le prévenir et qu'il entendait pour la première fois ce nom de Namouna, mon cousin ne sut que répondre. Mais il n'était pas du Midi pour rien et, fait à mes improvi-



ET REGARDANT LES RIVES DU RHÔNE SE DÉVIDER.

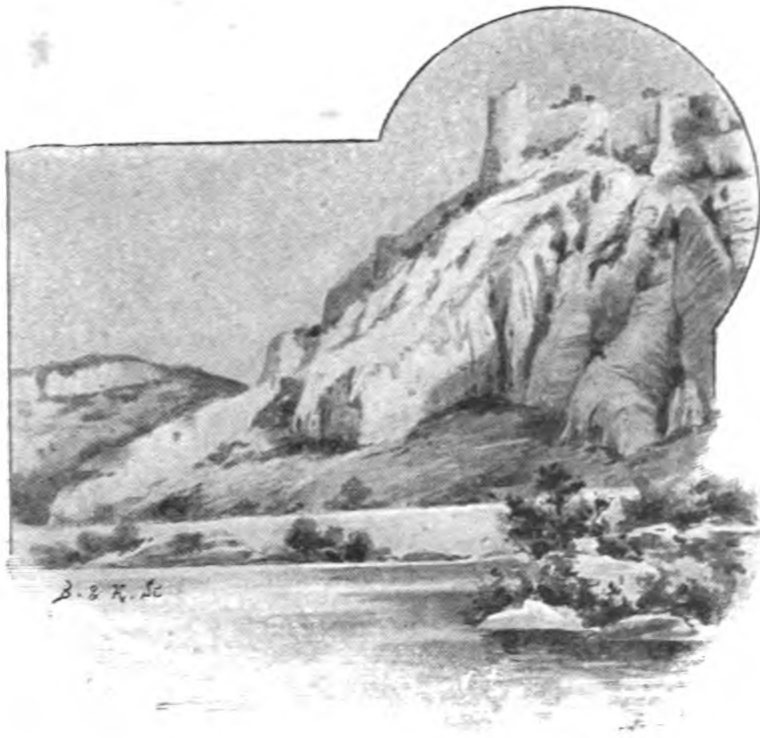
sations depuis le commencement du voyage, sans montrer le moindre étonnement, il s'éloigna en secouant douloureusement la tête. Mme Brouillard revint vers nous avec un gros soupir : « Pauvre petit!... C'est son kandjia qui lui remonte et qui l'étouffe, c'est ça qui l'empêche de parler. »

Je me suis souvent demandé depuis ce que devaient être en réalité ces deux Lyonnaises, qui se prétendaient mariées toutes les deux à de grands marchands de soie de la place des Terreaux. A la réflexion, le roman de Léonce et de Namouna n'était pas plus invraisemblable que leur histoire.

On ne se figure pas deux dames de la société lyonnaise, société si opulente et si collet monté, voyageant pêle-mêle avec les colis sur un bateau de remorquage. Et si vous aviez vu les petites robes malingres de ces grandes dames, les waterproofs en papier à cigarettes très mince, qu'elles se jetaient sur le dos quand le mistral soufflait fort, et le panier mélancolique où elles te-

naient leurs provisions de route, piteusement renouvelées, le soir, à chaque escale !

Tous ces détails de tenue, de physionomie me frappent à distance : je les retrouve très nets dans mon souvenir, avec d'autres encore plus significatifs. Ainsi, leurs façons de parler cocasses et communes : elles ne riaient jamais sans mettre leur main devant la bouche. Dans la discussion, Mme Brouillard répétait à tout instant : « Je ne vous dis pas le contraire » ; et la Mienne, quand le steward — oh ! le dégoûtant personnage — nous servait le café au lait du matin, la Mienne ne manquait jamais de fourrer le reste du sucre dans sa poche, prétendant que rien n'était bon pour guérir les crampes d'estomac comme un peu de vulnéraire sur du sucre. Pourquoi toutes ces choses que je me rappelle si bien maintenant m'échappaient-elles alors ? Comment, étant aussi menteur, restais-je à ce point ingénu et crédule ? Sans doute, parce que mon personnage, m'absorbant tout entier, annihilait en moi la faculté



de l'observation, ou encore, parce que mon mensonge, comme je l'ai dit tout à l'heure, simplement enfantin et vaniteux, ne cachait pas la moindre combinaison scélérate. Du côté de ces dames, pas d'autres machinations que le désir assez naturel chez deux petites commères moitié artisanes, moitié bourgeoises de se payer quelques jours de fête aux dépens des deux cadets de la marine permissionnaires et bien en fonds.

C'est ainsi que j'explique notre mutuelle

crédulité. En dehors des Lyonnaises, le personnel de l'arrière se composait de l'Anglais, celui que nous appelions l'Anglais, assis sur un banc en face d'elles, avec ses trois jeunes garçons auxquels il racontait les pays que nous traversions, leur légende, l'histoire des vieilles pierres féodales restées debout au bord du grand fleuve bleu. Il y avait aussi les deux petits Montpelliens qui, dédaignés par moi et mes troupiers du gaillard d'avant, ne quittaient pas l'arrière-pont, allant timidement d'un banc à l'autre, sans qu'on leur fit grande fête d'aucun côté. Ces dames les regardaient comme des gamins, car s'ils avaient notre âge, ils ne venaient pas de Varna ; en face, on les trouvait mal élevés, on leur reprochait leurs mauvaises connaissances. C'était nous, les mauvaises connaissances, et les Anglais nous le prouvaient bien, dès le premier jour, en affectant de nous tourner le dos pendant que Léonce et moi mari-vaudions aux pieds de nos Lyonnaises. L'outrage était si flagrant, ces quatre dos effron-

tément alignés sur le siège d'en face avaient quelque chose de si insultant que j'en fis l'observation tout haut, menaçant de me lever pour aller couper les oreilles à certains « Englishmen » mal appris qui... dont... ah! mais c'est que!...

La douce madame Brouillard, très émue, m'avait pris le bras entre ses mitaines grises : « Laissez!... ça n'en vaut pas la peine. » Son amie, au contraire, plus combative, m'excitait, me donnait raison : « Des aspirants, ma petite, songez donc! Il y va de l'honneur de la marine française... » Et, ma foi, je crois bien qu'en l'honneur de cette marine, à laquelle, hélas! je n'appartenais qu'imaginai-
rement, j'allais m'exposer à me faire casser les os ou secouer par-dessus le bord.

Heureusement, le temps de me lever, de me tourner, le banc d'en face était vide : « l'English » et ses petits avaient disparu. « Oh de ce *mostre* ! » murmura le petit Montpellier, l'aîné me regardant comme en extase. Léonce, lui, relevait la tête et serrait les

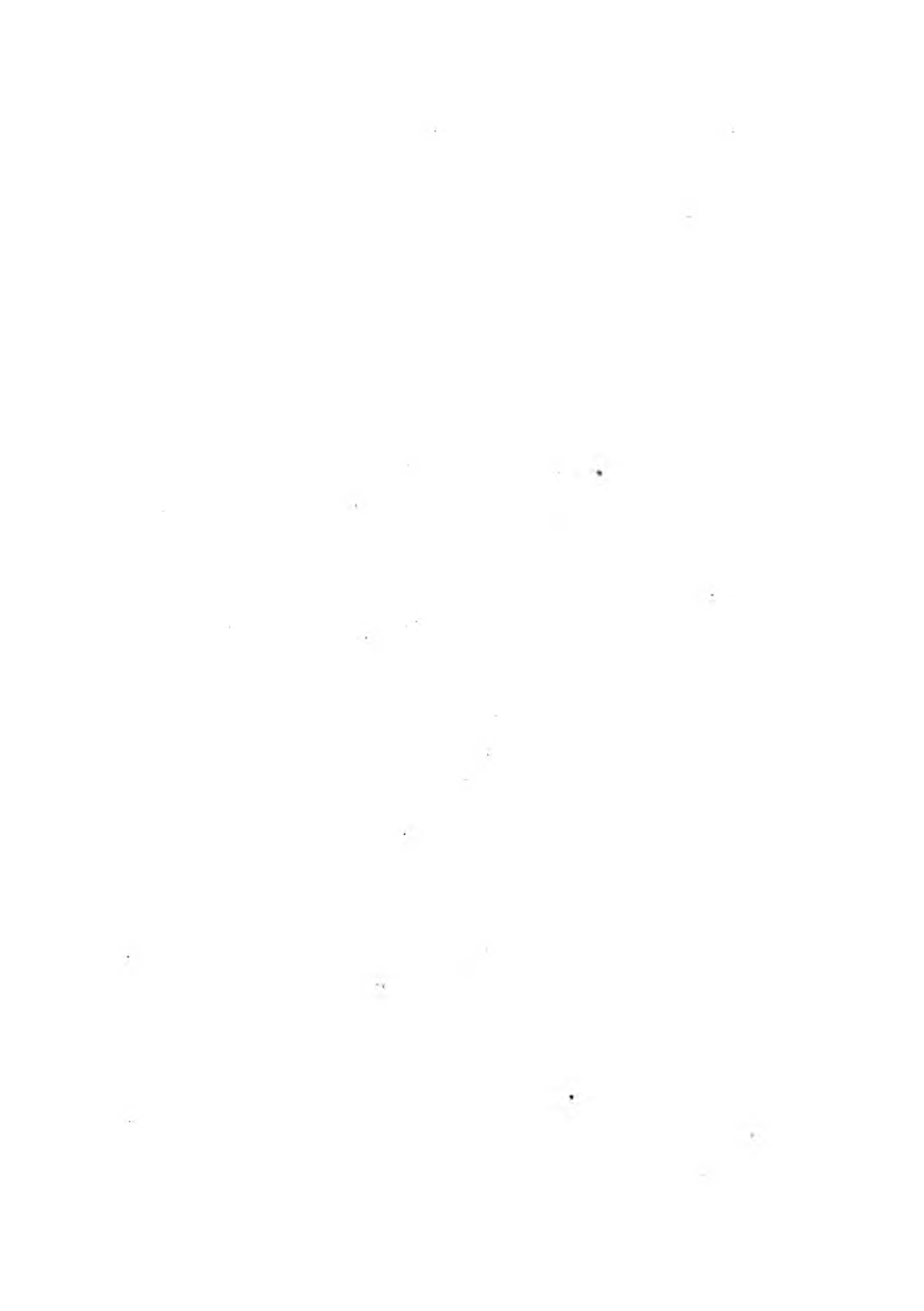
poings : « Ils ont bien fait de filer, les Englishmen ! », et tout son corps tremblait de colère. « Pensez à Namouna », lui dit tout bas madame Brouillard pour le calmer. Ici, le plus jeune des Montpelliérains intervint avec son accent ridicule, ses yeux d'albinos fripés et clignotants : « Vous savez qu'ils ne sont pas Anglais... Le père est de Saint-Quentin... les autres, d'un peu partout, car ce ne sont pas ses fils, seulement ses élèves avec lesquels il voyage pendant les vacances. Il paraît qu'il est professeur à Paris, professeur de je ne sais pas quoi. »

« Ce n'est toujours pas de politesse... », dis-je en reprenant ma place aux pieds de madame Brouillard et de son amie, comme si rien ne s'était passé. Avouez que je n'avais pas le triomphe insolent.

Dès ce moment, par exemple, la vie à bord devint intolérable pour les élèves de Varna. Condamnés à se tenir toujours à l'arrière du *Bonnardelle*, ils se trouvaient en perpétuel contact avec les Anglais, je continue à les



LAISSEZ..., ÇA N'EN VAUT PAS LA PEINE.



désigner ainsi faute de savoir leurs noms, ce que j'ignorai toujours.

On se rencontrait sur le pont, dans le salon. Le matin, si la bise piquait dur, on se trouvait ensemble à se dégourdir autour de la chaudière. Sur les marches étroites de l'escalier, les épaules et les coudes se heurtaient, les regards se croisaient, aigus et vifs comme des épées de combat. On n'avait de trêve que la nuit, à la halte, les Anglais couchant généralement à terre dans une auberge. Mais dès cinq heures du matin, ils envahissaient le salon, sans pitié pour les pauvres femmes qui dormaient abritées d'un grand rideau bleu.

Parlez-moi d'un bon coup de torchon, de solides bourrades, échangées dans un mouvement de colère. Mais vivre jour et nuit enveloppé de haine, songer à de perpétuelles vendettas, surtout quand on est très jeune, qu'on a le naturel facile et faible, le désir de plaire commun aux enfants du Midi, c'est un véritable supplice que je supportais mal.

« Non, voyez, mesdames ». (Nous sommes dans le salon tous les quatre, en train de finir le café au lait dont je régale nos Lyonnaises chaque matin.) « Non, si ce n'était pas la joie de voyager avec vous, j'aurais vite fait de lâcher le sabot du père Reboul pour sauter en chemin de fer à la première station.

— Mais je croyais que pour M. Léonce... », murmura l'amie de Mme Brouillard, en me montrant mon cousin du bout de son couteau chargé de beurre... En effet, j'oubliais que nous avions pris le bateau du Rhône pour dépister la police du sultan qui cherchait Léonce sur le P.-L.-M. Mais, que diable ! il n'y avait pas que le chemin de fer pour aller à Lyon. On pourrait fréter une voiture et voyager à petites journées...

« Tous les quatre, alors », dit Mme Brouillard, en battant des mains, « oh, ce serait charmant... On s'arrêterait en route... un joli site... une bonne auberge...

— Oui, mais ça coûterait gros, observa



SANS PITIÉ POUR LES PAUVRES FEMMES QUI DORMAIENT.



l'amie, plus raisonnable!.. Il y aurait le cheval et l'homme à nourrir.

— Mais non! pas besoin de cocher!

— Et qui conduira? demandèrent-elles en se tournant de mon côté.

— Moi!

— Vous savez?

— Je n'ai fait que ça toute ma vie. »

Si habitué qu'il fût à la perpétuelle féerie de mon imagination, Léonce me regardait stupéfait. Nous ne nous étions pour ainsi dire jamais quittés depuis l'enfance, et jamais il ne m'avait vu ni fouet, ni guides entre les mains. Mais, bah! quand on est du Midi...

A ce moment, le capitaine se montra à l'entrée du salon et, sans même mettre un doigt à sa hideuse casquette en peau de lapin : « Si vous avez des emplettes à faire, mes petites chattes, je vous préviens que nous allons nous arrêter à Tournon une heure ou deux pour faire du charbon.

Il sortit là-dessus, en me jetant par-dessus l'épaule : « J'ai bien l'honneur, mon of-

ficier... » C'était son habitude, depuis l'histoire avec le garde champêtre, de me saluer toujours ainsi. Voulait-il se moquer? Connaissait-il ma fable de l'école de Varna? Je n'osais l'interroger, mais chaque fois son : « Bonjour, mon officier! Comment va, mon officier... » me retournait les nerfs. Ces dames, elles aussi, se plaignaient de sa familiarité, principalement la douce Mme Brouillard, si timide, si délicate, et qu'un mot grossier faisait rougir jusque dans le cou, son cou blanc et grassouillet comme le ventre d'une petite caille. « Quel goujat! » dit-elle en le voyant s'en aller... Et l'âme rêveuse ajouta : « C'est ça qui serait *canant* de lui jouer le tour!... » Eh bien, oui, *canant*, un mot de Lvon qui veut dire drôle, amusant. Voyez-vous que nous prenions une voiture à Tournon, et qu'on laisse le Reboul avec son *Bonnardelle*.... Je criai « Bravo! » Léonce, encore plus fort que moi. On riait, on s'exaltait, chacun se figurait la stupeur du capitaine, et tous les détails de ce voyage, si

nouveau, si charmant, nous, rien que nous,
plus d'Anglais, rien de Montpellier; des hal-



tes aux coins des bois; de joyeux repas dans
de vieilles hôtelleries où l'on cuisine des plats
de pays — je ne vous dis que ça. — Les jolis
yeux enfantins de nos grandes dames en

reluisaient de plaisir et de gourmandise.

Tout à coup, la cloche du bateau. Nous arrivions à la halte. On voyait, à travers les hublots du salon, le pont suspendu qui fait communiquer Tournon avec Tain, comme chez nous celui qui rejoint Beaucaire à Tarascon. Seulement, à Beaucaire, le pont est bien plus beau, le Rhône plus large, le ciel plus bleu.

C'est le Midi enfin..., et ici, le Midi était loin.

« Eh bien, que faisons-nous ? », demanda la Mienne vivement. Faut-il que je cherche une voiture ? » J'aurais dû répondre carrément : « Non ! » Je n'en eus pas le courage. Et sitôt le vapeur à quai, mignonnes et dodues, leurs paniers au bras, leurs fançons sur la tête, nos Lyonnaises descendaient en ville et emmenaient Léonce avec elles sous prétexte de les aider à porter les provisions. Grave imprudence encore ! Restés à bord tous les deux, nous nous serions concertés ; devant la détresse de nos porte-monnaie, nous au-

rions compris la folie, l'impossibilité de ce projet. Au lieu de cela, voilà Léonce et l'amie de madame Brouillard qui arrivent en courant au bout d'un quart d'heure à peine, descendent tout essoufflés au salon, où j'étais encore immobile et songeur à la même place, pendant qu'à grand fracas on transbordait le charbon dans la soute. « Superbe ! superbe », répétait mon cousin qui me parut absolument fou. Impossible de lui arracher d'autres paroles que celle-ci. Par la Lyonnaise, j'appris qu'ils avaient tout trouvé, cheval, voiture, dans des conditions modestes, oh ! très modestes. Il fallait seulement laisser en garantie, entre les mains du loueur, une somme assez importante. Quelle somme ? Je ne m'en souviens plus, vous pensez, mais elle était si loin, si loin de ce qui nous restait en caisse que ma figure dut changer de couleur.

« Ce ne sont que des arrhes, vous comprenez », me disait l'amie pour me rassurer : et je répétais avec elle, sans conviction : « C'est vrai, ce ne sont que des arrhes ». Elle reprit,

toute haletante : « La difficulté n'est pas là... L'ennui pour nous, c'est que le capitaine connaît nos maris, et il ne faut pas que nous ayons l'air de quitter son bateau tous les quatre ensemble. Aussi, Madame Brouillard est restée chez le loueur où elle m'attend.... Je vais dire au vieux Reboul que mon amie est souffrante, que nous allons nous arrêter deux ou trois jours à Tournon. Quant à vous, mes petits, vous ne serez pas en peine de trouver un prétexte ; surtout, ne quittez le bateau qu'à la dernière minute. On ne partira pas avant une grande heure d'ici. Vous avez tout le temps de ficeler vos paquets, de régler vos notes ; rendez-vous chez le loueur devant l'église Saint-Julien, dont on aperçoit la tour. Nous vous attendrons dans la voiture attelée. Arrivez vite. »

Diab!e de petite Lyonnaise ! Tout en parlant, elle avait décroché leur rideau bleu, roulé dedans des châles, des fichus, bouclé le minable sac de nuit où tenait très à l'aise le trousseau des deux grandes dames de Lyon,



ET DÉJA ELLE TROTTAIT SUR LE QUAI.

et déjà elle trottait en quête du capitaine sur le quai noir de charbon, que j'en étais encore à me demander le parti que j'allais prendre. Pour commencer, je réglai mon compte avec le steward et m'aperçus qu'en déjeuners, dîners et divers, la cuisine du bord avait épuisé presque toutes nos finances. Au plus, nous restait-il deux ou trois louis pour atteindre Lyon et ne pas nous trouver au dépourvu en arrivant, si le censeur du Lycée qui devait nous attendre au bateau ne s'y trouvait pas, par hasard.

Mais, maintenant, que faire ? Sans doute ces dames étaient riches. Des marchands de soie de la place des Terraux, c'est très riche, quoique cependant on nous eût tout laissé payer sur le bateau et même à terre. Du reste, riches ou non, nous ne pouvions pas décemment nous laisser nourrir et voiturer par des dames. Autre objection : je ne savais pas conduire, ni atteler, ni dételer : au premier tournant de route, je nous voyais tous dans le fossé. Non, c'était impossible ! Il fallait

leur écrire, faire vite, porter chez le loueur un mot bien simple, bien sincère, où j'avouerais tout, et ce que nous étions, et que j'avais menti.

Mais la vanité maudite qui m'avait jeté dans cette impasse m'empêchait encore d'en sortir. La honte de l'aveu à faire retenait ma plume. Sitôt ma lettre reçue, elles revendraient certainement : comment nous retrouver en face d'elles ?

L'instant approchait et la dernière benne de charbon venait de passer du quai sur le bateau.... Oh ! ce pont mélancolique qui se reflète et tremble dans l'eau grise, cette grue sinistre dressée sur la berge comme une potence, cette tour de Saint-Julien au bas d'un rocher noir, comme tout ce paysage les évoque au fond de ma mémoire ces minutes d'angoisse et d'incertitude où, penché sur la rampe du navire, tenant entre mes doigts fiévreux la piteuse missive que je m'étais enfin décidé à écrire, je ne pouvais me décider à l'envoyer.

« Voyons, Léonce, il faut prendre un parti,



A UN HOMME DU PORT ET LUI TENDIS LA LETTRE.



dis-je à mon cousin qui m'avait demandé à relire la lettre encore une fois.

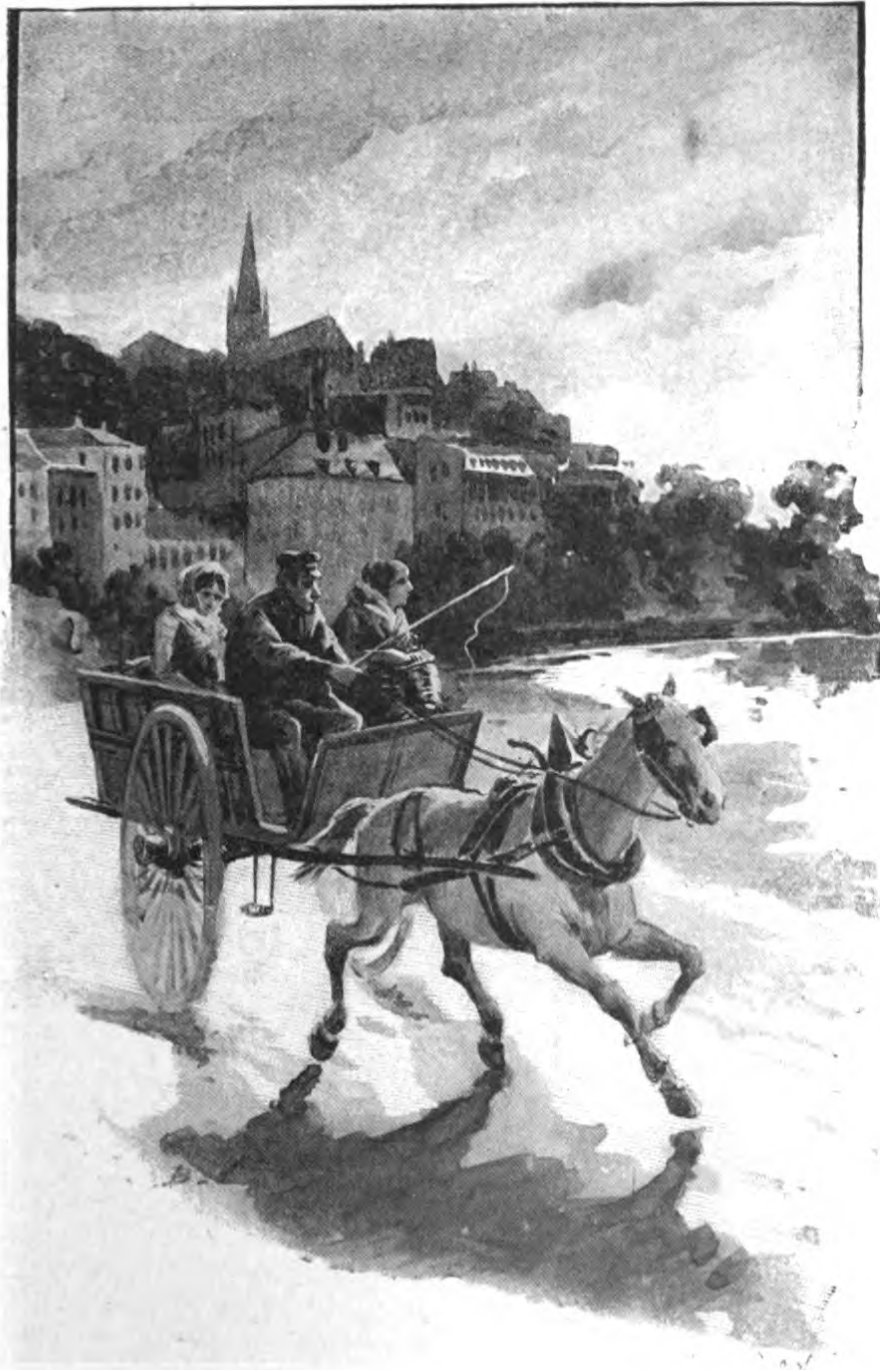
— Tu as raison, il faut prendre un parti. »
Et me regardant avec son étrange sourire en encoignure : « Dans cinq minutes il serait trop tard, elles n'auraient plus le temps de revenir.
— C'est vrai, tout de même, qu'elles ne pourraient plus embarquer. »

Je fis signe à un homme du port et lui tendis la lettre par-dessus le bastingage en donnant l'adresse du loueur en face Saint-Julien.

Don ! don ! don !... C'était la cloche du départ : « Vite ! vite ! Dépêchez-vous ! »
L'homme nous cria : « Y a-t-il une réponse ? »
Mais le rivage était déjà loin, la cheminée du bateau se baissait pour passer sous le pont et l'homme ne vit que nos gestes désespérés dans des tourbillons de fumée noire.

D'abord, ce fut un grand soulagement pour mon orgueil, avec un petit remords dans le fond. En définitive, ces dames avaient de l'argent, elles se feraient voiturer à Lyon ou prendraient le bateau du Rhône dans trois ou

quatre jours s'il était vrai que le chemin de fer leur ébranlât les nerfs. Et au moins nous échappions à l'humiliante explication qu'il aurait fallu avoir avec elles. Heureux de cette idée, le reste du jour me sembla un beau rêve. Vers le soir, comme le *Bonnardelle* s'amarrait au long du bord, près de je ne sais quel petit pays, le capitaine passant à côté de nous sur le pont nous dit un mot de cette pauvre Mme Brouillard, restée en souffrance à Tournon, et nous apprimes de lui que nos grandes dames étaient les femmes de deux chefs d'atelier, deux canuts de ses amis.... Des femmes de canuts!... Mais alors, comment s'en tireraient-elles, les malheureuses ? C'était affreux, ce que j'avais fait. J'essayais de tricher avec ma conscience. « C'était un malheur. Je croyais que la lettre arriverait à temps. » Mais ma conscience me répondait : « Tu mens », et d'un ton si péremptoire que je n'avais plus rien à dire. De cruels remords me poursuivirent toute la nuit : sur le coin du divan où dormaient les Lyonnaises, je voyais,



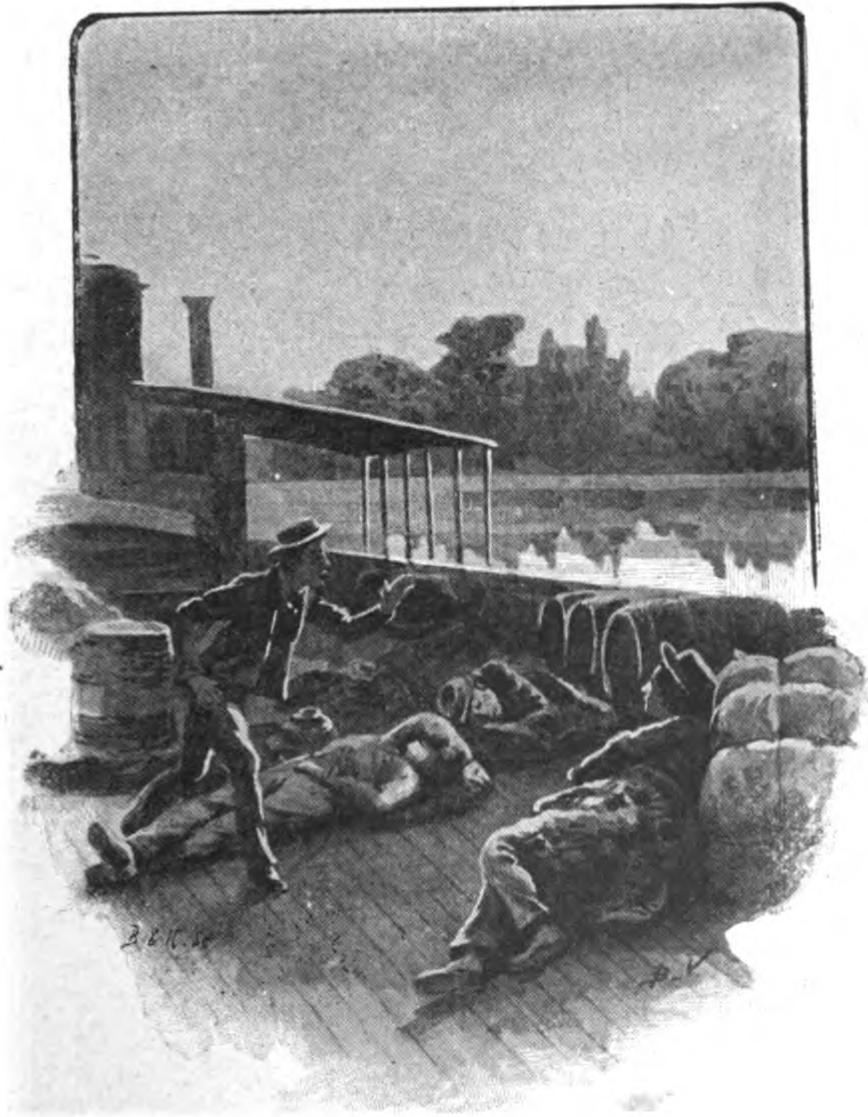
UNE CARRIOLE ATTELÉE D'UN CAVALOT.

en imagination, leur pauvre sac tout fané, le panier aux provisions lamentable ; Mme Brouillard surtout me faisait de la peine, douce et triste, avec des yeux désolés qui semblaient me dire : « Ah ! c'est mal, c'est très mal. »

Au petit jour, je me levai, ne pouvant dormir, et montai sur le pont, laissant Léonce abîmé dans un lourd sommeil que n'enfièvrerait aucun remords. Là haut, l'air était vif, le ciel et l'eau ouatés, étoupés de brumes blanches. Sur l'avant, les soldats couchés en tas avec leurs pantalons rouges dépassant leurs couvertures donnaient l'impression d'un coin de champ de bataille. Des hommes du *Bonnardelle* couraient le long du quai, détachant les amarres humides. Un autre, évitant de marcher sur les corps étendus, gagnait l'avant pour sonner la cloche, dès que la montre de l'habitacle marquerait cinq heures. Tout à coup, une carriole, attelée d'un cavalot, à fond de train tourna le coin d'une rue de campagne et vint s'arrêter devant le bateau. Deux femmes empaquetées de châles

descendirent de voiture, payèrent à la hâte le paysan en blouse qui les conduisait. « Té, vé! madame Brouillard », cria la voix enrouée du père Reboul. Je n'eus que le temps de me sauver à l'avant et de me blottir sous ma couverture dans le tas, pendant que les Lyonnaises descendaient au salon sans répondre aux galanteries du capitaine. Un moment après, Léonce, la figure bouleversée, sinistre à la fois et très bouffon, venait me rejoindre et me racontait la façon violente dont l'amie de Mme Brouillard l'avait arraché au sommeil et précipité de la banquette sur laquelle il s'étalait; pauvres femmes, leur fureur était bien excusable. Dire que pour rejoindre le bateau, elles avaient dû faire douze lieues, la nuit, par des routes affreuses, dans une charrette de boucher; et le loueur qu'il avait fallu indemniser, et une foule d'autres choses qu'elles ne pouvaient pas dire. Ah! elles s'en souviendraient des élèves de la marine!...

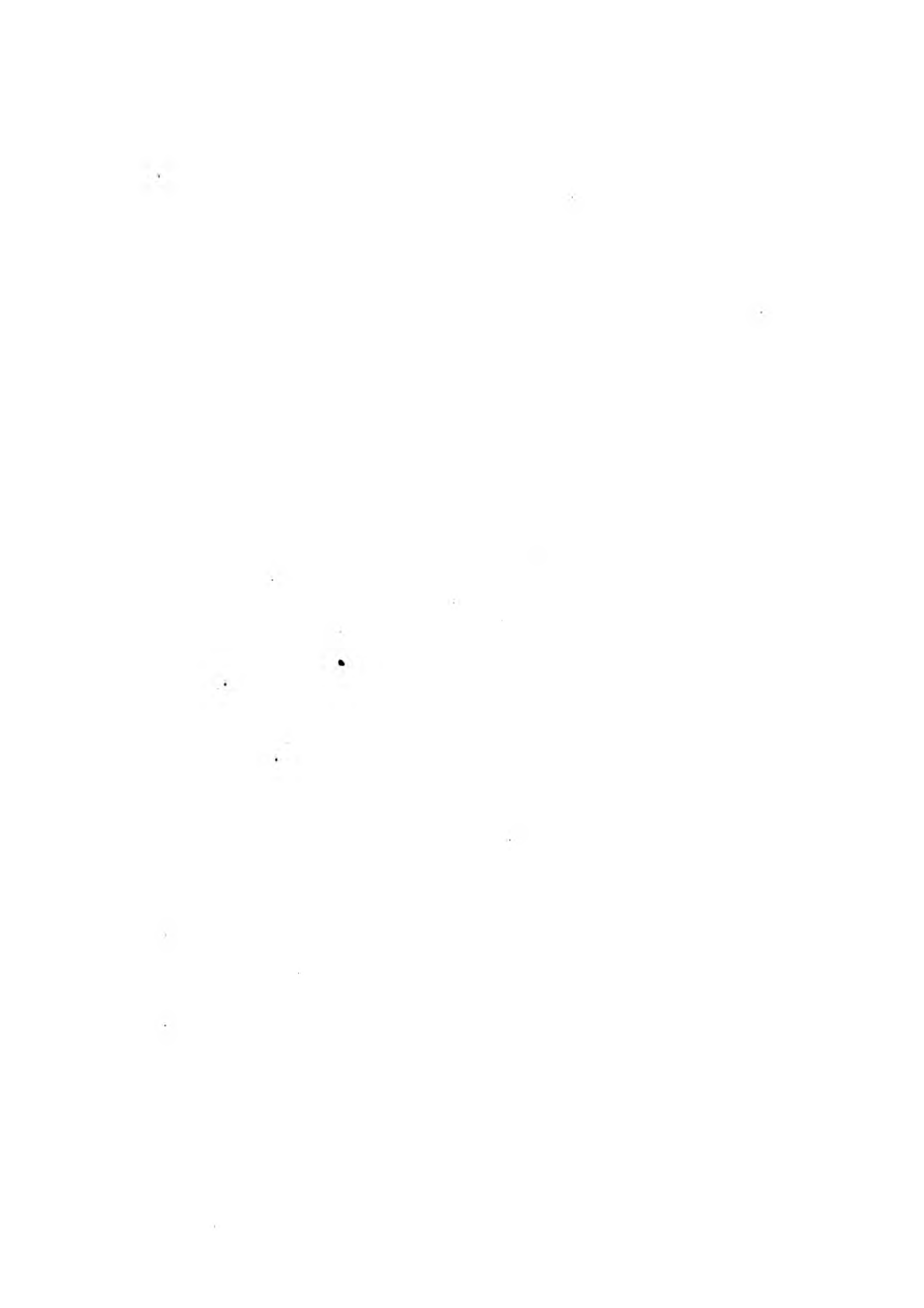
Et Mme Brouillard est-elle aussi irritée



LÉONCE VENAIT ME REJOINDRE.

que la Mienne? » demandai-je tout bas à Léonce tandis que la cloche annonçait le départ et que nos troupiers commençaient à ouvrir les yeux autour de nous.

— Non, pas aussi méchante. Elle a seulement dit que jamais, plus jamais, nous ne causerions de Namouna! »



V

Ne vous semble-t-il pas que, dans cette traversée de Beaucaire à Lyon, qui n'a pas duré bien certainement plus de cinq jours, les journées ont la longueur d'un voyage au long cours ! Cela tient moins, j'imagine, à la monotonie du décor qu'à l'identité des deux principaux personnages, toujours les mêmes, ne se modifiant en rien au contact des hommes ni des événements. Le paysage, lui, changeait presque à chaque tour de roue. Je crois vous avoir dit comment le Rhône, à mesure que nous montions, passait du bleu foncé au bleu clair, puis à des tons de platine et d'acier qui faisaient du Rhône de Beaucaire un Rhône tout différent du Rhône de Lyon. Même variété sur le rivage. Aux mas du Midi, brûlés et roux, succédaient les riantes fermes bourguignonnes, aux pâles verdure de Provence, aux gros pâturages

de l'Ardèche et de l'Isère, le vert humide et gras du Lyonnais. Ce qui ne changeait pas, c'était nous, c'étaient ces deux petits hommes vantards et incorrigibles auxquels ne servait aucune leçon et que vous auriez vus, après leur ridicule aventure avec Mme Brouillard et son amie, réinstallés sur l'avant du « Bonnardelle » et reprenant pour les bons troupiers, retour de Crimée, la suite de leurs abracadabrantes aventures en Orient, aventures de terre et de mer, guerroyantes et balantes, avec accompagnement de gestes, de gambades, imitation de cris d'animaux, de bruits et d'instruments variés.

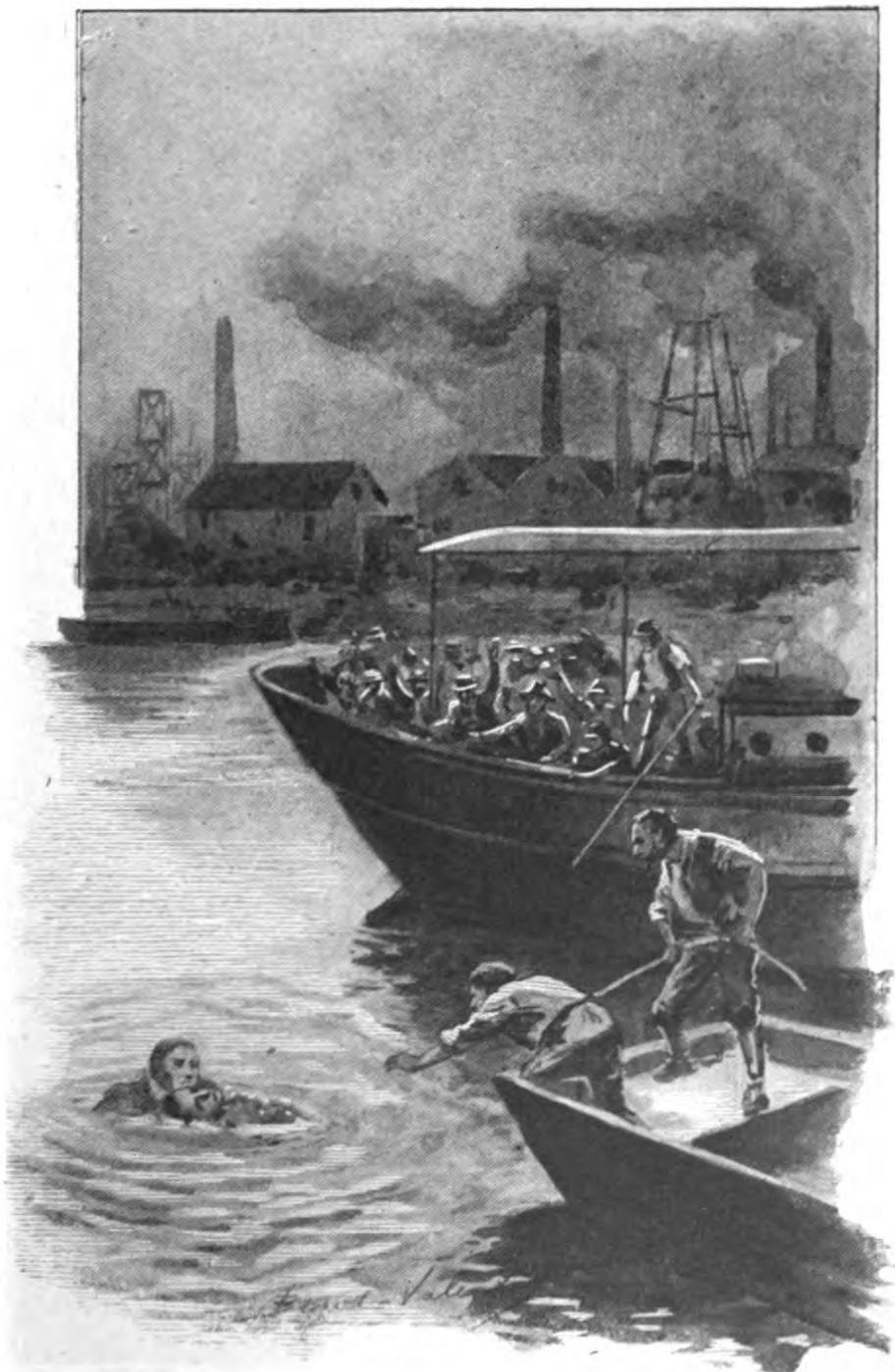
Pour nous mettre à l'aise, les deux artilleurs, témoins de mon accident, avaient quitté le bord à une des dernières escales, et sûrement sans souffler mot de ce qui m'était arrivé, car je ne surprénais pas l'ombre d'une raillerie dans les regards ingénus et bons qui m'entouraient. « Que pouvais-je bien leur raconter à tous ces braves gens ? De quelles prouesses et quels prodiges

d'adresse et de courage osais-je me vanter devant ces hommes qui, tous, avaient vu la mort en face, et quelques-uns sans baisser les yeux ? Il me serait difficile de le dire. J'ai écrit tant de romans, depuis ceux que j'improvisais dans ce voyage ! Pourtant certains détails me reviennent, un coup de lumière, arrivé je ne sais d'où, frappe et fait revivre, au lointain de mes souvenirs, un nom, un visage que je croyais oublié, perdu. Ainsi, ce nom de Josse, qui vous rappelle à vous l'orfèvre de Molière, à moi me remémore la pauvre figure terreuse, douloureuse, l'haleine brûlée d'alcool d'un de mes troupiers, un chasseur de Vincennes, court et trapu, amputé d'une main. En même temps, ce nom évoque pour moi une fin de jour brumeuse.

Le *Bonnardelle* vient d'accoster, et ce grand cri s'élève par tout le bord, redit et crié cent fois : « Josse est tombé à l'eau ! Josse est tombé à l'eau ! » Le pauvre diable étant ivre, comme toujours, le pied lui avait

manqué, sans doute, en franchissant la passerelle! Et je me vois, courant sur le pont avec le geste d'enlever ma jaquette, j'entends les soldats murmurer autour de moi : « L'officier, laissez passer l'officier! » Car je leur avais raconté mes prouesses comme nageur, le Bosphore traversé en faisant la planche, et combien de sauvetages accomplis! Qu'est-ce que c'était pour moi de repêcher le brave Josse, je vous le demande? Pechère! Je me le demandais aussi, en regardant l'eau du fleuve rapide et profonde, tandis que je songeais avec épouvante : Comment vas-tu faire, malheureux! Tu ne sais pas nager. Il faut y aller pourtant, ou tu es perdu d'honneur devant tous ces hommes.... En avant! Zou!

Et je crois bien que l'orgueil aidant, tout ce monde qui me regardait, l'espoir qu'il se trouverait quelqu'un qui me tirerait d'affaire..., oui, je crois que j'aurais fait la folie de sauter dans le Rhône, quand soudain on cria de l'arrière : « Il l'a! Il le tient! Sauvé! Bravo! Sauvé! » Et j'apercevais au loin, sur la berge,



CE SAUVEUR, CE HÉROS, C'ÉTAIT, DEVINEZ QUI?...
L'HOMME DE SAINT-QUENTIN, MON ANGLAIS!

Josse qu'on rapportait à bord, grelottant et dégoulinant; puis, le suivant, entouré de monde, son sauveur qui riait, s'ébrouait très simple au milieu des acclamations. Ce sauveur, ce héros, c'était, devinez qui?... L'homme de Saint-Quentin, mon Anglais!

Comme à chaque correction, à chaque claque formidable dont le sort se plaisait à corriger ma vanité, cette fois encore je dus rester penaud après cet épisode et tenir ma langue tranquille quelque temps; mais pas très longtemps, n'en doutez pas. Croyez qu'il y en eut encore, des aventures mensongères, racontées et gesticulées par l'élève de Varna, sur le gaillard d'avant, et que les deux petits Montpelliens s'écrièrent souvent avec transport : « Oh, de ces *mostres!* »

Seulement, à partir du sauvetage de Josse, toute cette fin de traversée s'embrouille, s'embrume, comme si en approchant de Lyon, la ville aux deux rivières, toujours brumeuse et pluvieuse, un grand rideau de nuées eût enveloppé le *Bonnardelle* et tout ce

qui se passait à son bord. Je me souviens cependant qu'en arrivant vers la Mulatière, — on désigne ainsi le point précis où la Saône se jette dans le Rhône, un peu au-dessous de Lyon, — et comme je venais de me livrer à une de mes improvisations les plus étourdissantes, prenant Léonce à témoin de la véracité de mon histoire, tout à coup l'Anglais que je n'avais pas vu et qui m'écoutait depuis un moment me dit avec un bon sourire : « C'est vrai, jeune homme ? Vous sortez de l'école de Varna ? » Je me retournai les yeux flambants, la crête redressée comme un jeune coq : « De l'école de Varna, oui, monsieur, parfaitement ! — Et votre cousin aussi, je suppose ? — Oui, monsieur, mon cousin aussi. — Mais alors pourquoi porte-t-il écrit sur tous les boutons de son gilet « Lycée de Nîmes ? »

Et son doigt, appuyé sur la poitrine de Léonce, complètement ahuri, dénonçait à tous les marques du mensonge, pendant que le gaillard d'avant tout entier retentissait



POURQUOI VOTRE COUSIN PORTE-T-IL ÉCRIT SUR LES BOUTONS
DE SON GILET?...

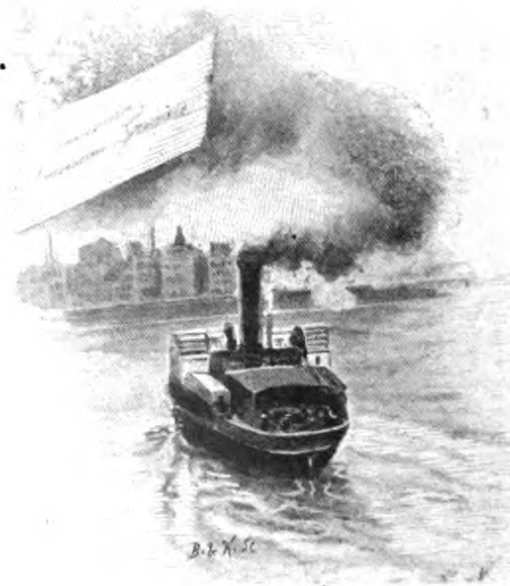
d'un immense éclat de rire. Quant à moi, il n'y a pas de mot pour exprimer mon indignation, ma rage folle contre l'Anglais, contre Léonce, contre mes troupiers.... A ce moment, par bonheur, quelqu'un dit : « Voilà Lyon », et personne ne s'occupa plus que du débarquement.

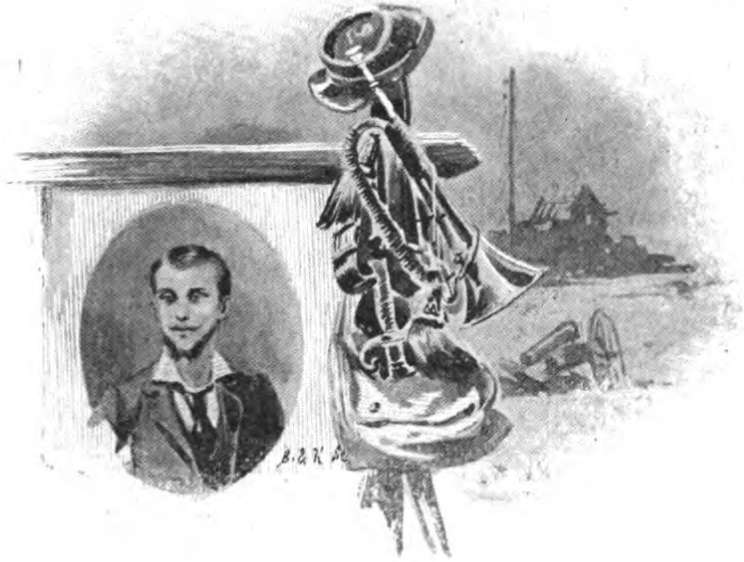
Ce fut le dernier épisode de mon voyage. Que ceux qui l'ont lu ne me demandent pas ce que devinrent Mme Brouillard et son amie, ni les petits Montpelliérains, si joufflus, ni toutes les ombres chinoises que je viens de faire évoluer comme dans un rêve rétrospectif, bien fugitif et bien lointain.

Je le répète, ceci n'est pas un roman.

Quand une transition, ou un dénouement, manque à mon récit, je n'ai pas le droit de l'inventer. C'est pourquoi ne me rappelant plus rien de mon arrivée que marque l'algarade de l'Anglais, je la laisse s'évanouir dans les brouillards du Rhône et de la Saône, unis et confondus. Qu'on sache seulement qu'avant

de quitter le bateau je ne sais quel hasard me révéla le nom de mon ennemi, l'Anglais de Saint-Quentin. Il s'appelait...., et au-dessous de ce nom trop connu pour que je l'écrive ici, je lus avec épouvante : « Capitaine de frégate, maître de conférences à l'École polytechnique. » Capitaine de frégate ! Et c'est devant lui que l'élève de Varna racontait et mimait toutes ses aventures de mer !





ÉPILOGUE

Vers la fin du dix-huitième siècle, la bonne Mme de Genlis, institutrice ou gouvernante des enfants d'Orléans, si elle avait eu à sa disposition les souvenirs que je viens d'énumérer, en aurait fait certainement un livre de morale et d'éducation *ad usum Delphini*, avec ce titre « *Alphonse et Léonce ou les Victimes de l'imagination* ». C'est bien en

effet ce que nous avons été tout le long de notre voyage et ce que nous devions être tout le restant de notre vie.

Quelque quatorze ou quinze ans après, devenus hommes tous les deux, nous causions de cette remontée du Rhône sur le *Bonnardelle*. Léonce était venu me voir à Champrosay, en 1869, dans la maison d'Eugène Delacroix que j'habitais avec ma femme et mon premier enfant, l'auteur des *Morticoles*, alors tout petit, tout blond, tout vêtu de blanc. Nous parlions du voyage, nous nous rappelions les détails, les désillusions de la route, et avant le départ tout ce qu'on forgeait de projets, de rêves, d'ambitions, dans la petite cour de la pharmacie, pendant que le timbre de l'entrée sonnait à chaque instant avec le cri de « Magasin ! Quelqu'un ! »

Lui, tout à coup très grave : « Ah ! comme nous avons changé depuis ! »

— Tu trouves ? répondis-je en riant. Je faisais au contraire cette réflexion que nous étions toujours les mêmes. J'ai continué ce

que je commençais sur le *Bonnardelle*, à inventer des histoires pour faire rire ou pour émouvoir un cercle de braves gens, et toi, tu as continué à mimer, à jouer des personnages, à te mettre dans des masques divers de crime et de passion.

— Oui, mais comme sur le *Bonnardelle*, j'ai bien peur d'avoir gardé toujours les boutons de ma tunique de lycéen ! »

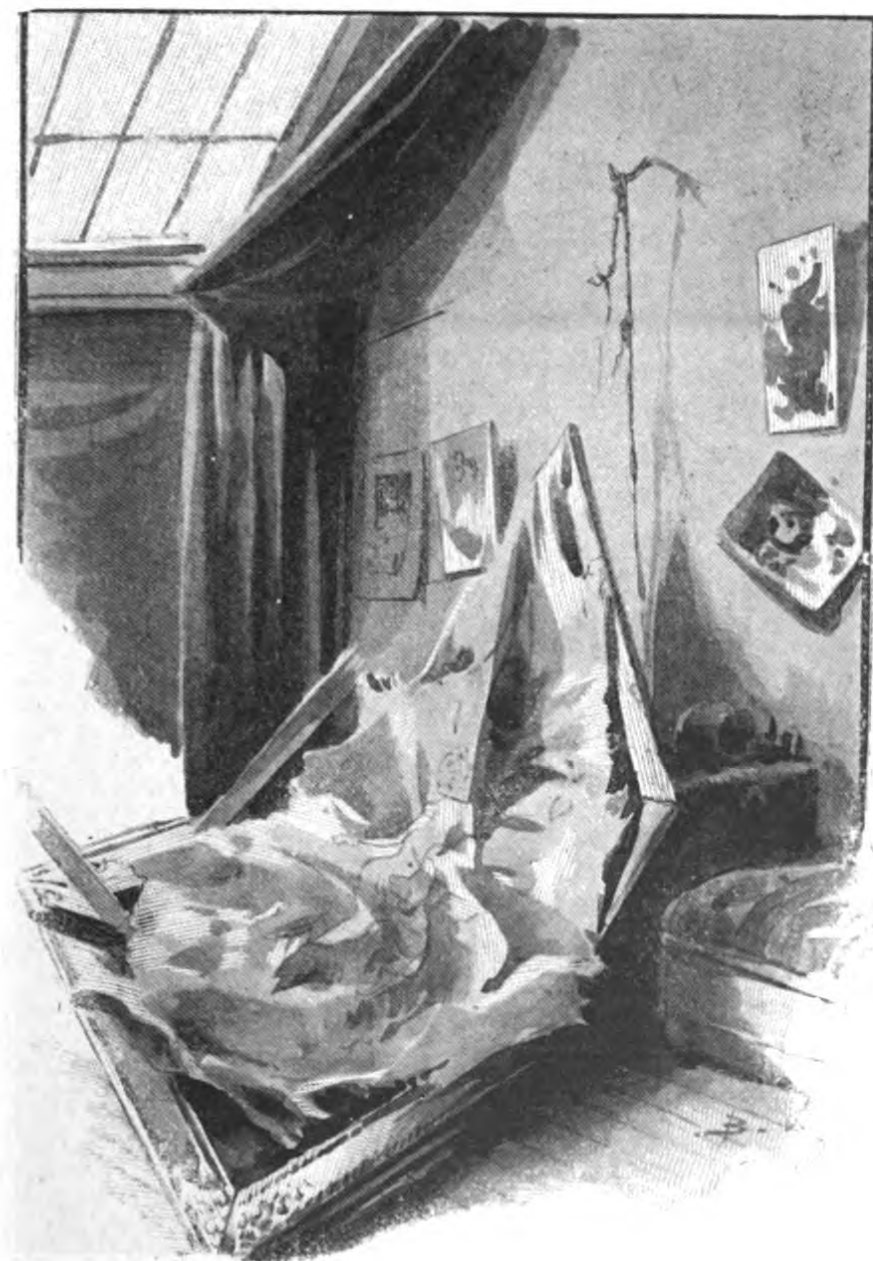
Il faut vous dire que Léonce avait pris le théâtre comme carrière et jouait la comédie sans grand succès, ayant eu, ainsi que ceux qui ne passent pas au Conservatoire, à débiter sur des scènes infimes, dans des rôles inférieurs et dans la banlieue de Paris.

A cette date, 1868-69, il jouait au Théâtre Montparnasse, rue de la Gaîté, avec un très beau garçon, très célèbre depuis, mais alors absolument inconnu, M. S. Je ne sais pas ce que gagnait M. S. à l'époque, mais je me rappelle que mon pauvre cousin avait quarante francs par mois, très irrégulièrement payés, car un jour, lui demandant s'il ne

comptait pas être augmenté bientôt : « Ne m'en parle pas, répondit-il, j'étais à quarante francs, on vient de me mettre à vingt francs », et il ébauchait en me disant cela son amer sourire de coin qui m'a toujours impressionné.

Quelques mois après, c'était la guerre, et je puis même vous donner sur cette déclaration de guerre un détail. Dans l'atelier de Delacroix, où était mon cabinet de travail, il y avait des esquisses du maître peintre et une grande toile décorative de Riesener, parent de Delacroix, esquisse d'un plafond de l'Hôtel de Ville « La Victoire », une victoire envolée dans des draperies claires et sonnante une trompette triomphale. Ce matin de juillet 1870, dans une séance mémorable à la Chambre, M. de Grammont annonça la guerre, et, coïncidence étrange, ce grand tableau, vers la même heure, et sans qu'on sache pourquoi, s'écroula sur le plancher avec fracas.

Quelques jours après, je reçus une très belle lettre de Léonce :



CE GRAND TABLEAU S'ÉCROULA.

« J'en ai assez de jouer des rôles. Je vais



« entrer dans la vie sérieuse. Jusqu'à présent,
« je n'ai fait des gestes que pour le compte

« d'autrui. Je vais agir pour mon propre
« compte. Je viens de m'engager dans un
« bataillon de ces petits vitriers (chasseurs
« de Vincennes) que nous aimions tant sur le
« Bonnardelle ».

Alors, moi aussi, je rentrai à Paris, je ne fis plus de romans ni de pièces, je cessai de raconter des histoires pour le gaillard d'avant, et pendant tout le temps de la guerre, je fis partie du 96^e des Gardes Nationaux, dans les bataillons de marche qui dépassaient les remparts et qu'on était censé envoyer au feu. Hélas ! je dois dire que les rares fois où j'ai tiré des coups de fusil sur les Prussiens, ou entendu siffler leurs balles et craquer leur obus, ce ne fut jamais dans mon bataillon, qui ne marchait guère, non par mauvaise volonté, mais parce que Trochu, le Gouverneur de Paris, était un provincial, une vieille brisque, qui se méfiait de l'élément civil et n'a jamais usé de ce qu'il tenait alors dans Paris de bonne volonté et de courage.



NE ME FAITES PAS PARLER DE CES JOURS-LA..., ILS SONT LUGUBRES.

Naturellement pendant ces six mois, tout le temps du siège, bloqué, emprisonné, je n'entendis plus parler de Léonce, mais je pensai à lui souvent, quand nous étions de grand'garde et qu'on disait aux avant-postes, l'oreille tendue vers l'horizon, brumeux et neigeux, où l'on croyait entendre des fusillades lointaines : « Voilà Chanzy qui approche », ou, quand le vent soufflait du Nord : « Faidherbe ne doit pas être loin ». Moi, songeant à mon cousin, je me le figurais apparaissant tout à coup parmi les tirailleurs français de l'armée de délivrance ; mais chaque fois c'était la même désillusion. Chanzy n'arrivait pas, Faidherbe restait au loin, et j'étais toujours sans nouvelles de mon cher Léonce, quand Paris vaincu ouvrit ses portes. Ne me faites pas parler de ces jours-là, ils furent trop lugubres, car l'on sentait dans l'air comme un avertissement qu'allaient s'accomplir de terribles désastres.

Enfin, je finis par savoir ce qu'il était advenu de mon pauvre ami. Léonce avait

disparu après la victoire de Bapaume ; il était dans l'armée de Faidherbe, — 18^e chasseurs à pieds, — il commandait, sergent médaillé, la première ligne des tirailleurs : c'était un tireur merveilleux. Atteint d'abord à la main gauche, au commencement de la bataille, il se fit panser sans quitter ses hommes qui ont raconté le fait plus tard. Ensuite blessé au bras, et ne pouvant plus tenir son fusil, il voulut rester quand même sur le champ de bataille pour donner l'exemple à ses soldats, puis se sentant défaillir, et sans permettre que personne l'accompagnât, son fusil en bricole, il partit pour l'ambulance, en disant à ses tirailleurs : « Courage, mes enfants, ça marche, ça va bien », et rectifiant encore avant de partir les hausses des chassepots. Depuis ce moment on ne l'avait plus revu, on n'avait plus entendu parler de lui.

La pauvre mère, veuve, après avoir d'abord attendu, écrivit à tous les chefs, à toutes les ambulances où restaient encore des soldats,



IL SE FIT PANSER SANS QUITTER SES HOMMES.



puis en Allemagne où elle pensait que peut-être son fils était prisonnier, et recevant



toujours la même réponse : pas de nouvelles, la malheureuse mère était partie en un pèlerinage de désespoir. Elle était allée elle-

même voir Faidherbe qui, plein de bonté, l'avait fait conduire sur le champ de bataille de Bapaume et, de là, dans les ambulances militaires et civiles à Saint-Quentin, dans toute la région. Elle était revenue brisée, découragée, avait traversé Paris pour retourner à Nîmes, gardant toujours au cœur, sans qu'elle osât l'avouer tout haut, l'espoir que Léonce allait réapparaître tout à coup, en surprise.

« Vois-tu, mon enfant, me disait-elle, ce qu'il y a de plus terrible, c'est ce maudit timbre de la porte d'entrée. Oh ! ce timbre qui sonne dix, vingt fois par heure, et qui vient me chercher dans tous les coins de la maison et me fait sauter le cœur chaque fois et courir vite, vite à la pharmacie, pour voir si, par hasard, ce ne serait pas lui ! »

Elle retourna dans sa triste maison. Combien de jours, combien de mois, combien d'années encore a duré le supplice de la pauvre mère, le martyr du timbre toujours agité



comme le grelot d'or de l'espérance, qui ne peut pas mourir au cœur des mères ?

J'ai souvent repensé à cette mort tragi-

que. Évidemment Léonce a été écrasé par quelque obus, défiguré, en revenant de l'ambulance, et jeté à la fosse avec tous les débris funèbres dont se couvre un champ de bataille.

Si, frappé trois fois dans la même journée, il s'est vu mourir, quand il est tombé, je pense que cette fin brusque et prématurée n'a pas dû le surprendre. Quelque secret pressentiment devait l'en avertir de tout temps, et c'est ainsi que je m'explique le pâle sourire en coin qui m'a si souvent troublé, sur ce visage ami et familier. C'est avec ce sourire que je te vois couché dans les sillons de Bapaume, cher compagnon d'enfance, c'est avec ce sourire désabusé, lugubre, tout marqué de la désillusion des morts jeunes, que tu m'apparais toujours quand je pense à toi.

12¹ a. 21



3690 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, PARIS

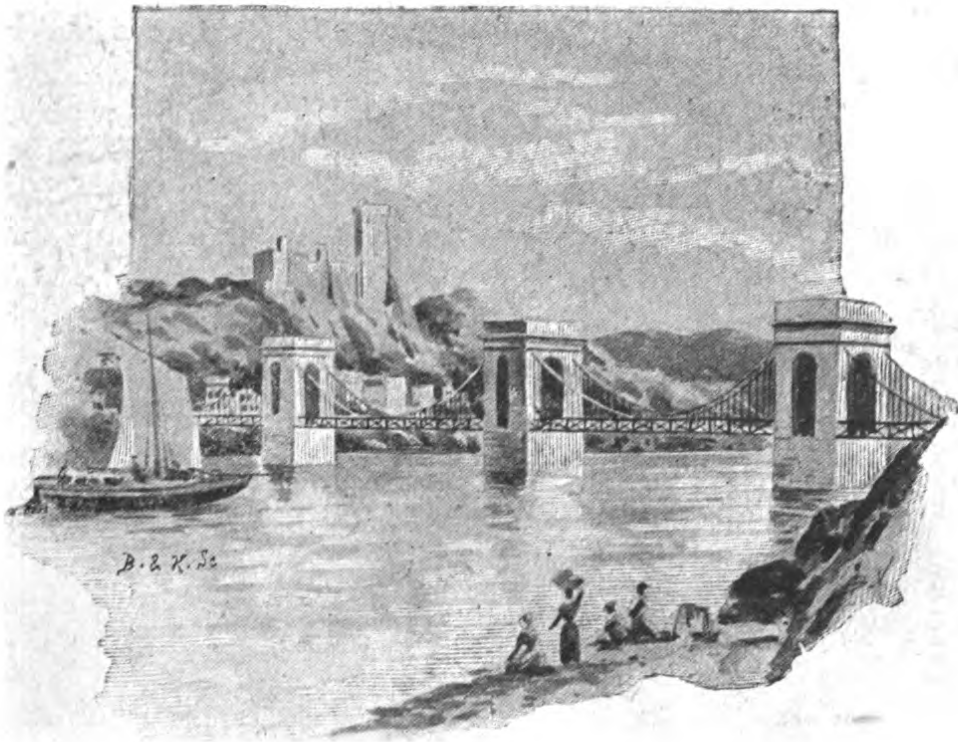
28

ALPHONSE DAUDET

Premier Voyage

caps

Premier Mensonge



ILLUSTRATIONS DE BIGOT-VALENTIN

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Vingtième mille





